PS LAB-

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

2. JAHRGANG

1900

BIB SHL WITHDRAWN

SWETS & ZEITLINGER N.V.

AMSTERDAM - 1967

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

2. JAHRGANG

1900

SWETS & ZEITLINGER N.V.
AMSTERDAM - 1967

Reprinted by permission of the
Modern Language Society, Helsinki

A combined index of the years 1899, 1900
and 1901 has been published in volume 3-1901.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/1— 15/3	Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr Prof. W. Söderhjelm) zu senden.	1900

Les rapports entre la poésie lyrique romane et la poésie lyrique allemande au moyen âge.

Quiconque a étudié d'un peu près à la fois la poésie lyrique provençale (et française) des XII^e^ et XIII^e^ siècles et le „Minnesang" allemand de cette même époque, a dû être frappé d'une certaine communauté d'idées et d'expressions entre ces deux poésies. Et il ne s'agit pas simplement de „lieux communs", plus ou moins semblables dans toute poésie lyrique; il y a certaines ressemblances tellement frappantes entre ces deux poésies qu'on est bien forcé de regarder, du moins jusqu'à un certain degré, cette communauté d'idées et d'expressions comme tenant à une véritable communauté d'origine. *A priori* on est naturellement tenté d'attribuer à la poésie romane la priorité dans cette question d'origine, de sorte que le „Minnesang" allemand n'en serait qu'une imitation. La question est cependant plus complexe. La poésie lyrique romane a-t-elle aussi donné naissance au „Minnesang" allemand, ou celui-ci est-il tout d'abord autochtone, n'ayant subi que postérieurement l'influence de la poésie romane? C'est un sujet de controverse très important, qui a, en effet, partagé en deux camps opposés les savants qui se sont occupés de la question! Et si l'on admet une influence romane sur le plus ancien „Minnesang" allemand, une autre question se pose: „De quelle manière, par quelle voie cette influence a-t-elle pu s'exercer?"

Dans ce qui suit, nous donnerons un aperçu rapide des principales opinions sur les rapports de la poésie lyrique romane et du „Minnesang“ allemand, et nous terminerons notre article par un compte-rendu de la dernière hypothèse sur cette question si souvent débattue, hypothèse émise par M. Anton E. Schönbach dans son ouvrage *Die Anfänge des Deutschen Minnesanges* (Graz 1898, 129 pp.).

I.

Celui qui le premier fournit une preuve évidente de l'influence romane sur le „Minnesang“ allemand fut, vers la milieu du XVIII^e^ siècle, le célèbre Suisse Bodmer. Dans ses *Neue critische Briefe* (éd. 1749, p. 95 et suiv.), il démontra que le poète allemand Rudolf von Neuenburg (2^e^ moitié du XII^e^ siècle) avait imité son contemporain, le Provençal Folquet de Marseille. Sous l'influence de cette découverte, Bodmer déclara nettement que la poésie provençale était la source du „Minnesang“ allemand.

Ceux qui, après Bodmer, traitèrent ce sujet ne furent cependant pas aussi affirmatifs. Certes, il fallut bien admettre que non seulement Rudolf von Neuenburg, mais aussi plusieurs autres „Minnesänger“, tels que Friedrich von Hausen, Heinrich von Morungen, Bernger von Horheim, etc., avaient directement imité des chansons provençales ou françaises, et que même tous les „Minnesänger“, excepté les plus anciens (les auteurs de quelques couplets anonymes, Kürenberg, Dietmar von Eist et peut-être quelques autres), avaient plus ou moins profondément subi l'influence de la poésie des troubadours et des „trouveurs“ de la France du Nord. Mais précisément pour les plus anciennes chansons lyriques de l'Allemagne, qui se distinguent, par leur simplicité et même par une certaine rudesse naïve, des chansons visiblement influencées par la poésie romane, on ne voulut nullement croire qu'elles ne se fussent pas développées spontanément sur le sol allemand. Le maître Diez exprima cette couviction en ces termes: „Selbständiger einheimischer Ursprung ist das erste, was wir bei dem deutschen Kunstliede anerkennen müssen“ (*Die Poesie der Troubadours*, éd. 1883, p. 234). Et comme, malgré tout, tout le „Minnesang“ allemand

offre un certain air de parenté avec la poésie provençale, Diez essaie de nous expliquer cet air de parenté, en disant que „die innere Verwandschaft der deutschen und provenzalischen Kunstpoesie nicht auf Mittheilung, sondern auf dem Charakter der Zeit und auf der Natur der Liebespoesie beruht“ (*ouvr. cité* p. 240).

Telle fut à peu près, jusqu'en 1882, l'opinion générale des savants sur l'originalité de la plus ancienne poésie lyrique courtoise des Allemands. On supposait que, vers le milieu du XII[e] siècle cette poésie s'était développée, comme un produit naturel de la chevalerie de cette époque, d'une poésie érotique de caractère populaire, actuellement perdue. Or, en 1882, M. Wilmanns, dans son magistral ouvrage *Leben und Dichten Walthers von der Vogelweide*, porta une attaque sérieuse à cette théorie. Selon lui, on n'a pas le droit de supposer l'existence d'une poésie lyrique populaire, source directe de la poésie lyrique courtoise. Cela étant, l'origine autochtone du „Minnesang“ allemand devient excessivement douteuse, et nous sommes bien forcés de croire que même la plus ancienne poésie lyrique allemande, celle dont le berceau était en Autriche et en Bavière, devait son existence à des modèles romans.

L'opinion de M. Wilmanns rencontra une opposition très vive. On s'attacha surtout à prouver qu'une poésie lyrique populaire d'un caractère essentiellement érotique avait dû exister avant le milieu du XII[e] siècle, d'où serait ensuite sortie la poésie courtoise. Parmi les adversaires de M. Wilmanns il faut mentionner en premier lieu M. Richard M. Meyer, qui, dans un article remarquable de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, intitulé *Alte deutsche volksliedchen* (t. XXIX [1885], pp. 121—236), entreprit la tâche laborieuse de démontrer qu'une telle poésie populaire avait existé. M. Meyer ne se contenta pas des quelques restes fragmentaires de poésie populaire que présente aux chercheurs la littérature allemande; il voulut entièrement reconstruire cette poésie érotique populaire perdue à l'aide des formules poétiques, employées par les „Minnesänger“. Ces formules poétiques, il les regarde comme des restes du langage poétique des chansons populaires perdues. Le fait que des

poètes de contrées et d'époques différentes se servent des mêmes formules poétiques prouve, selon M. Meyer, qu'ils les ont puisées à la même source, qui ne pouvait être que le langage poétique de la chanson populaire. Ainsi, pour prendre un exemple, quand nous trouvons le premier vers du premier couplet du recueil *Des Minnesangs Frühling:*

Dû bist mîn, ich bin dîn

à côté de

So bist du mein und ich bin dein (Simrock, *Volksl.* pp. 98, 271),
Ich pin dein und tu pist mein (Scherer, *Deutsche Studien* II, 440),
Lâ mich wesen dîn, unde wis du mîn (Heinrich von Veldegge, *MF.* 59, 9—10),

c'est un indice sûr que le poésie populaire exprimait cette même idée à peu près dans les mêmes termes.

La méthode de M. Meyer, apparemment si scientifique et si consciencieuse, ne peut cependant donner que des résultats très problématiques. M. Schönbach, dans l'ouvrage précité, la caractérise très bien en ces termes (pp. 4—5): „Meyer bediente sich — — der methode der sprachvergleichung, die aus den wortvarianten bei verschiedenen völkern gemeinsame alte wurzeln reconstruiert. wenn aber schon diese linguistische arbeitsweise durchaus nicht völlig einwand- und ausnahmefrei ist, so wird ihre einfache übertragung auf litterarhistorische probleme noch mehr bedenklich. denn es gibt gar verschiedene möglichkeiten, die von Meyer in mühevoller arbeit aufgebrachten übereinstimmungen zu erklären. sind doch die stellen und gruppen an sich von sehr verschiedenem werte: viel unbedeutendes, das durch seine allgemeinheit dem gewöhnlichen sprachgebrauch angehört, ist mit untergelaufen. wenn aber wirklich eine poetische sprache vor dem minnesange durch diese vorräte formelhafter wendungen erwiesen werden soll, muss dann nicht beachtet werden, dass es doch im 11. und 12. jh. schon eine lebhaft entwickelte epische und religiöse poesie gegeben hat? — -- — — ich glaube, es wird sich — — zeigen, dass sie [die materialien Meyers] höchstens und teilweise schlüsse auf die poetische sprache der zeit überhaupt verstatten, keineswegs jedoch auf die sprache einer volkstümlichen lyrik insbesondere, und endlich: ein guter

teil der Meyer'schen formelvergleiche beweist nur, was ja gewiss nützlich ist, für eine tradition der sprache innerhalb der älteren vertreter des kunstmässigen minnesanges, unter denen in der tat einige von den anderen gelernt hatten".

En prenant en considération toutes ces objections, que M. Schönbach, d'ailleurs, n'a pas été le premier à faire, il faut bien avouer que l'existence d'une poésie populaire, source directe du plus ancien „Minnesang" allemand, est bien incertaine. Mais cette assertion n'implique pas, cela va sans dire, qu'une poésie lyrique populaire n'ait pas existé avant le milieu du XII[e] siècle; elle dit seulement que le „Minnesang" allemand n'est pas la continuation pure et simple d'une poésie populaire précédente, mais qu'il doit, dans une certaine mesure, son existence à une influence littéraire venue du dehors.

II.

Malgré le manque de preuves convaincantes en faveur de la théorie d'une poésie lyrique populaire, source immédiate du „Minnesang" courtois, l'idée de l'originalité absolue du plus ancien „Minnesang" austro-bavarois continua à dominer dans le monde savant de l'Allemagne. Ce fut un jeune Français, M. Alfred Jeanroy, qui, en 1889, dans un grand ouvrage, écrit avec une *maëstria* incontestable, *Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen-âge*, porta une atteinte sérieuse à cette idée enracinée. Le but de l'ouvrage de M. Jeanroy était de donner aux lecteurs certaines notions sur ce qu'avait dû être la poésie lyrique de la France du Nord avant l'apparition de ses premiers monuments littéraires dans la première moitié du XII[e] siècle. Il voulait donc, en quelque sorte, démontrer pour la France ce que M. Richard M. Meyer avait voulu démontrer pour l'Allemagne. Mais, dans leur investigation, ces deux savants employèrent des méthodes différentes. M. Jeanroy ne s'occupa point des formules poétiques de la lyrique française; il examina surtout les thèmes traités par cette poésie, essayant d'en tirer des conclusions sur le caractère de la poésie populaire perdue. Il passa d'abord en revue les genres le moins empreints de l'esprit courtois, tels que la *romance*, la *pastourelle*, l'*aube*, etc. Ensuite, il soumit à un examen minutieux

les *refrains*, fragments précieux d'anciennes chansons à danser. Enfin, il chercha les traces de cette poésie lyrique perdue dans la littérature d'autres pays, dans la poésie lyrique de l'Italie, du Portugal et de l'Allemagne. Le fait que, dans la poésie lyrique de ces pays, se retrouvent exactement les mêmes thèmes qu'il faut admettre, d'après les recherches précédentes de M. Jeanroy, pour la populaire poésie française perdue, conduisit l'auteur à l'hypothèse que la poésie lyrique de l'Italie, du Portugal et de l'Allemagne a emprunté ses thèmes principaux précisément à cette poésie française perdue. Si nous laissons de côté la poésie lyrique de l'Italie et du Portugal, qui ne nous regarde pas ici, le raisonnement de M. Jeanroy, concernant la poésie allemande, se base sur son opinion de l'homogénéité de cette poésie. Selon lui, la poésie allemande ne peut pas être originale même à ses débuts, parce que toute cette poésie est, dès le commencement, imprégnée de certaines idées courtoises, impossibles à expliquer, si l'on exclut l'influence littéraire, venue de France. Que dire, p. ex., de ce trait caractéristique du „service amoureux" *(Dienst, dienen)* qu'on rencontre plusieurs fois dans les chansons attribuées à Dietmar von Eist, l'un des „Minnesänger" qu'on regarde volontiers comme un représentant de la poésie autochtone? Autre exemple peut-être encore plus probant: Comment expliquer déjà dans Kürenberg l'apparition des *merker*, des *lügenære* (*MF.* 7, 24; 9, 17), ces mystérieux ennemis des amants fidèles, qui correspondent si parfaitement aux *losengiers*, aux *mesdisants* de la poésie lyrique courtoise de la France? „L'ancienne lyrique allemande représente donc à nos yeux une phase obscurcie de la lyrique française" (Jeanroy, *ouvr. cité*, p. 306).

La théorie de M. Jeanroy sur les origines de la poésie lyrique en France fut amplifiée et précisée par son maître M. Gaston Paris, dans une série d'admirables articles du *Journal des Savants* (1891—1892), écrits au sujet de l'ouvrage de M. Jeanroy. M. Gaston Paris ne fait cependant qu'effleurer a question des rapports de la poésie française avec les poésies étrangères. Ce qu'il tient avant tout à démontrer, c'est que cette lyrique française perdue consistait en „chansons à danser",

exécutées originairement à l'occasion des „fêtes de mai", et il présume que toute cette poésie est née dans une région intermédiaire entre la France du Nord et la France du Sud, le Poitou, la Marche, le Limousin.

L'hypothèse de M. Jeanroy sur l'expansion de la poésie lyrique populaire de la France à l'étranger, notamment en Allemagne, ne semble avoir, sous la forme qu'il lui avait donnée, complètement convaincu personne. C'est que l'ancienne lyrique allemande ne présente pas le caractère d'une poésie créée sous l'influence d'une poésie populaire naïve et légère, destinée à accompagner les „caroles de mai"; elle est plutôt le reflet d'une poésie toute courtoise aux allures conventionnelles. Serions-nous donc, au fond, revenus à notre point de départ, à l'opinion de Bodmer que le „Minnesang" n'est qu'une imitation de la poésie des Provençaux (ou des Français provençalisés)? Il semble que oui, si l'on ne veut pas, comme le font encore nombre de savants, surtout allemands, nier toute influence romane sur le plus ancien „Minnesang", et que l'on veuille expliquer la communauté d'idées qui, malgré tout, existe entre cet ancien „Minnesang" et la poésie lyrique franco-provençale, par la communauté de mœurs et d'usages qui régnait dans les hautes classes de tous les pays civilisés vers le milieu du XII^{e} siècle.

III.

Nous avons déjà dit plus haut que les plus anciens produits du „Minnesang" allemand sont originaires du sud-est du territoire allemand. Or, en admettant une influence romane même sur cette ancienne poésie courtoise, on a quelque peine à se représenter la marche géographique pour ainsi dire de l'influence romane. La poésie lyrique provençale (ou franco-provençale) a-t-elle pénétré au cœur du territoire allemand à travers la Flandre ou l'Alsace ou la Suisse? Et si elle est entrée par une ou plusieurs de ces voies (comme ce fut certainement le cas plus tard), comment se fait-il qu'elle n'ait pas laissé de traces dans les pays à travers lesquels elle a dû passer pour arriver jusqu'en Autriche? A coup sûr, le hasard joue souvent un rôle effectif. La seconde croisade (1147—1149), à laquelle

prirent part Français et Allemands, aurait pu, sans doute, rapprocher un seigneur français ou provençal, versé dans l'art aimable de „trouver", d'un seigneur autrichien ou bavarois, ayant des dispositions poétiques. Celui-ci aurait imité les chansons que l'autre chantait devant lui, et ainsi serait né le „Minnesang" allemand. Une telle hypothèse, ou toute autre du même genre, n'offre, *a priori*, rien d'impossible ni même d'invraisemblable. Mais on préfère tout de même chercher des explications moins „hasardeuses". C'est probablement ce qu'a pensé M. Schönbach, en écrivant son petit livre si intéressant *Die Anfänge des Deutschen Minnesanges.*

Avant de passer à la nouvelle hypothèse, présentée par M. Schönbach, il convient de préciser un peu la position de l'auteur dans le problème des rapports entre la poésie lyrique romane et le „Minnesang" allemand. Auparavant partisan de l'opinion si répandue que le plus ancien „Minnesang" est franchement autochtone, M. Schönbach a peu à peu passé dans l'autre camp. Voici ce qu'il en pense actuellement: „meine ansicht geht dahin, dass ich diese poesie zwar ihrem letzten ursprunge nach für volkstümlich und einheimisch halte, dass mir aber die vorhandenen, auch die ältesten, deutschen überlieferungen den einfluss der romanischen dichtung bereits erfahren zu haben scheinen" (p. 24).

Pour venir à l'hypothèse proposée par M. Schönbach, disons tout de suite qu'il suppose que la poésie romane (provençale) a pénétré dans les pays autrichiens (Carinthie, Tyrol, Styrie, Autriche) à travers l'Italie du Nord et le *Frioul*. L'on sait combien ont été étroits les rapports littéraires entre la Provence et l'Italie à partir de la fin du XII^e^ siècle. Peire Vidal, Rambaut de Vaqueiras, Gaucelm Faidit visitaient les cours italiennes, et bientôt des Italiens se mirent à composer des vers provençaux. D'un autre côté, le Frioul, situé entre la Vénétie et la Carinthie, était un pays moitié italien, moitié allemand. Quoi de plus naturel alors que de se représenter ce pays comme la véritable porte d'entrée par où s'introduisait la poésie provençale dans le domaine allemand?

M. Schönbach prouve en effet, avec une grande érudition,

qu'à partir du XII[e] siècle, au moins, le Frioul était l'intermédiaire, tant matériel qu'intellectuel, entre l'Italie et les pays alpestres de l'Allemagne de Sud. Selon M. Schönbach, il y a un personnage historique, *Thomasin von Circlaria* (Zirclære), chanoine d'Aquilée, qui, mieux que tout autre, peut nous donner une idée du rôle intermédiaire du Frioul au point de vue intellectuel. C'est que ce Thomasin composa, en 1215—1216, un ouvrage didactique de près de 15,000 vers, *Der Welsche Gast*, où il se montrait versé à fond, non seulement dans les littératures latine et allemande, mais aussi dans le raisonnement subtil de la poésie courtoise. Et cette poésie courtoise, c'est, d'après M. Schönbach, la poésie des troubadours, transplantée en Italie. Nous voyons donc, au commencement du XIII[e] siècle, un personnage d'origine italienne et connaissant la poésie lyrique de la Provence, composer en allemand un grand ouvrage destiné à être lu par les seigneurs autrichiens. Mais ce personnage est-il un individu isolé? N'est-ce pas plutôt le représentant le plus célèbre d'une infiltration lente et continue des idées de la poésie courtoise des Italiens sur le territoire allemand?

Selon M. Schönbach, le rôle intermédiaire du Frioul entre la Provence et l'Italie d'un côté, et les pays autrichiens de l'autre est encore corroboré par le fait que la noblesse de la Styrie a de très bonne heure été influencée par la „chevalerie" romane. Comment expliquer qu'une contrée allemande, si éloignée du berceau de la chevalerie, se soit distinguée, avant d'autres contrées allemandes plus rapprochées de la France, par ses innovations courtoises, si l'on n'admet pas une influence provençale à travers l'Italie et le Frioul?

M. Schönbach a cependant assez de pénétration scientifique pour comprendre que son hypothèse n'est qu'une hypothèse bien problématique. Mais néanmoins c'est une hypothèse ingénieuse, qui fait honneur à son auteur! L'objection qui surgit est bien celle-ci: La poésie lyrique provençale est-elle entrée en Italie de si bonne heure qu'elle ait pu, à travers le Frioul, faire naître en Autriche, vers le milieu du XII[e] siècle, une poésie courtoise? Mais peut-on donner une réponse catégorique à une telle question? Contentons-nous d'accorder volontiers à M. Schön-

bach ce qu'il revendique modestement en faveur de son hypothèse (p. 92): „erstens die möglichkeit, zweitens eine gewisse wahrscheinlichkeit, drittens aber keine sicherheit".

A. Wallensköld.

Ein finländischer Molière-Übersetzer aus dem Anfange des Jahrhunderts.

In der nicht sehr reichen Handschriftensammlung unserer Universitätsbibliotek finden sich einige Papiere, die aus dem Nachlass eines Mannes stammen, der, ohne wissenschaftiche Studien gemacht zu haben, gewiss einer der grössten Sprachkenner war, die in diesem Lande gelebt haben, und für die ausländische Literatur ein Interesse hegte, das auch zu den Seltenheiten gehört. Er hiess *Fredrik August von Platen,* war der Sohn eines schwedisch geborenen Kriegers, hatte selbst an dem finnländischen Kriege 1808—9 Teil genommen als Mitglied der Besatzung Sveaborg's, war bei der Übergabe dieser Festung in russische Gefangenschaft geraten und diente nach dem Friedensschlusse als Zivilbeamter teils in Stockholm, teils in Petersburg, wonach er bei jungen Jahren sich von dem Staatsdienst zurückzog um den Rest seines Lebens — nahezu ein halbes Jahrhundert — in ländlicher Einsamkeit auf seinem geerbten Gute in Finland zu verbringen. Dieser Mann war sicher eins von den grössten Originalen, die im Norden gelebt haben. Seine Tracht, sein äusseres Benehmen, seine merkwürdigen Ansichten über Ackerbau — die er praktisch zu verwirklichen bestrebt war — seine einsame Lebensweise, die er nur mit einem anderen Veteran aus dem Kriege teilte — dies Alles war in weiten Kreisen ebenso bekannt wie seine ungewöhnlichen Sprachkenntnisse und die Leichtigkeit, mit der er bei allen Gelegenheiten Verse zu machen verstand. Nicht weniger Aufsehen machten ein Paar Reisen, die in die Einförmigkeit seines Lebens Abwechselung brachten. Er hatte, wahrscheinlich durch Lamartine, den er eifrig bewunderte, erfahren, wie die bekannte excentrische Engländerin Lady Stanhope in dem Libanonschen Gebirge ihr Wesen trieb, halb Königin und halb Sibylle, und

beschloss nicht nur sie aufzusuchen sondern auch seine Hand und sein Herz ihr anzubieten! Er kam jedoch nicht weiter als bis Konstantinopel, denn er erfuhr dort, dass im Orient die Pest tobte und kehrte sofort über Russland heim. Im fofgenden Jahre unternahm er eine Fusswanderung nach dem Berge Aavasaksa im Torneå-Thale, um die Mitternachtssonne zu sehen. Er starb erst 1868, in einem Alter von 78 Jahren.

Er hat zahlreiche Übersetzungen gemacht, nicht nur ins Schwedische, sondern auch ins Französische, welche Sprache er vorzüglich kannte. Nicht mehr als zwanzig Jahre alt war er als er 1811 eine schwedische Übersetzung der „Fourberies de Scapin" ausführte. Dieses Stück war einmal früher ins Schwedische übersetzt worden, 1741, aber diese Übersetzung wurde nicht gedruckt. Platens Arbeit liest sich ganz gut: die etwas fremde Farbe, die zu jener Zeit, wo Alles französierte, auch im Schwedischen vorhanden war, macht sich bemerkbar, aber die Übersetzung ist immerhin recht fliessend und zeichnet sich besonders durch grosse Treue dem Original gegenüber aus.

Unter Platens sonstigen Verdolmetschungen muss vor Allem die Übersetzung zwölf lyrischer Dichtungen Lamartine's hervorgehoben werden, die i. J. 1835 erschien und einige wirklich gute Stücke enthält. Ausser diesem Buche liess Platen nur noch eines drucken, eine schwedische Übersetzung von Puschkins „Der gefangene im Kaukasus". Ich erwähne von seinen Papieren weiter: fünf Gedichte vom Grafen v. Platen, Manzoni's Cinque Maggio, eine Novelle non Boccaccio, Stücke aus Horaz und Ovid die ins Schwedische übertragen sind, und eine von den Visionen des Quévedo, eine andere spanische Novelle und eine Scene des Pastor Fido, die Platen in gutes Französich übertrug. — Gelegenheitsgedichte schrieb er schwedisch, finnisch, deutsch, französisch, italienisch, russisch, beherrschte ausserdem noch vollständig die englische, spanische und arabische Sprache und hatte auch andere orientalische Idiome studiert.

Platens Name verdient einen wenn auch bescheidenen Platz in der Geschichte der west-europäischen Sprachen und Literaturen in Finnland. *W. S.*

Besprechungen.

Die deutsche Sprache der Gegenwart, *ein Handbuch für Lehrer, Studierende und Lehrerbildungsanstalten. von Ludwig Sütterlin. XXIII × 381 S. 8⁰, Leipzig, R. Voigtländer 1900; Preis Mk. 5,40; geb. 6 Mk.*

Der als Forscher auf dem Gebiete der germanischen und vergleichenden Sprachwissenschaft rühmlichst bekannte Verfasser, Professor an der Universität Heidelberg, hat in dem vorliegenden Werke ein vollständiges Handbuch der heutigen deutschen Sprache auf sprachwissenschaftlicher Grundlage geben wollen. Den Plan des Handbuchs hat er als Lehrer an der Lehrerinnenanstalt zu Heidelberg entworfen und hat auch die Gelegenheit gehabt, sein System vor der endgültigen Abfassung und Drucklegungim praktischen Unterricht zu prüfen.

Das Werk bietet unseres Erachtens eine sehr grosse Fülle wertvollen Materials und enthält besonders eine bedeutende Anzahl feiner und interessanter Bemerkungen. Zugleich können wir aber nicht umhin, einige Schwächen hervorzuheben, die freilich hauptsächlich dem vom Verfasser gewählten System zur Last fallen. Prof. Sütterlin hat hier den Versuch gemacht, die Prinzipien, welche J. Ries in seinem bekannten Buche „Was ist Syntax“ dargelegt hat, durchgehend und konsequent zu verwerten. Das Buch zerfällt demgemäss, abgesehen von einer Einleitung, in drei Hauptteile: Lautlehre, Wortlehre und Lehre von der Wortgruppe. Jeder Teil zerfällt wiederum in eine Menge, ja eine Unmenge von Unterabteilungen, wo jede Erscheinung „im allgemeinen“ und „im besondern“ behandelt wird u. s. w. Die Zahl der Rubriken wird dadurch ungeheuer gross; bei der Fülle des Stoffes wird die Übersichtlichkeit stark reduzirt; Wiederholungen sind unvermeidlich geworden und verwandte Erscheinungen werden oft an verschiedenen Stellen besprochen. Indem wir somit offen die Ansicht aussprechen, dass diese Anordnung uns — trotz etwaiger prinzipieller Vorzüge — jedenfalls nicht praktisch vorkommt, sind wir dennoch bereit zuzugeben, dass ein eingehenderes Vertiefen in das Ries'sche System vielleicht manches klarer machen würde.

Wenig sympatisch ist auch das Verfahren des Verfassers in Bezug auf die grammatische Terminologie. Er hat nämlich die traditionellen lateinischen Termini aufgegeben und eine deutsche Terminologie eingeführt. Alle derartigen Bestrebungen müssen wir als eine entschiedene Missrichtung bezeichnen. „Wessenfall“ für Genetiv, „Möglichkeitsform der Vergangenheitsform“ für Conjunctiv Praeteriti u. s. w., tragen nicht dazu bei, die Benutzung des Buches bequem und angenehm zu machen.

Wir müssen aber andrerseits auch die grossen Vorzüge des Sütterlinschen Handbuches hervorheben. In erster Linie möchten wir dabei auf die genauen Angaben über die heutige Umgangssprache die Aufmerksamkei richten, die jedesmal in den Vordergrund gestellt wird, ohne das deshalb die litterarische Sprachform vernachlässigt wäre. — Sehr wertvoll sind

ebenfalls die Aufschlüsse über mundartliche Laut- und Flexionsverhältnisse, die so vieles auch in der Schriftsprache verständlich machen. — Obgleich das Buch keine historische Grammatik sein will, sondern — wie der Titel besagt – die deutsche Sprache der Gegenwart zum Hauptgegenstand hat, giebt der Verfasser uns in den zahlreichen Abschnitten unter „Vorgeschichte“ oder „geschichtliche Entwickelung“ der sprachlichen Erscheinungen sehr interessante Rückblicke auf die Wege, welche die Sprache zurückgelegt hat. Diese Abschnitte können zwar keineswegs einen systematischen Kursus der historischen Grammatik ersetzen; sie bieten aber demjenigen, dem das historische Studium ferner liegt, reiche und nützliche Belehrung, und auch der Studirende, der sich mit der Geschichte der deutschen Sprache eingehender beschäftigt hat, wird die knappen Übersichten Sütterlins, wo das Vergangene stets mit Hinblick auf das daraus gewordene dargestellt wird, mit grossem Nutzen lesen.

Allen Lehrern und Lehrerinnen der deutschen Sprache können wir das Buch Sütterlins als eine reiche Fundgrube nützlichen Wissens und zuverlässiger Belehrung bestens empfehlen. *U. L.*

Hugo Palander, *Die althochdeutschen tiernamen I. Die namen der säugetiere. Darmstadt 1899. Akad. Abhandlung (Helsingfors.) S. XIV + 171.*

Unsere junge einheimische Literatur auf dem neuphilologischem Gebiete erhält mit diesem Beitrage zur deutschen Wortforschung eine wertvolle Vermehrung. Die deutsche Etymologie ist von der Sprachwissenschaft schon lange mit besonderem Interesse behandelt worden, aber leider ist die hierhergehörige Literatur in einer Unzahl von Werken sehr verschiedenen Charakters zerstreut, ein Umstand, der die Übersichtlichkeit derselben beträchlich erschweren muss. Grade deswegen kann jeder Versuch zu einer zusammenfassenden Behandlung einheitlicher Begriffskategorieen schon a priori eine wohlwollende Aufnahme erwarten, besonders wenn die Untersuchung hinsichtlich ihrer Grundlage, der Sammlung des Materiales, gleich erschöpfend und gleich gewissenhaft verarbeitet ist, wie die vorliegende. Um sichere Schlüsse zu ermöglichen muss das Material einer derartigen Arbeit, wie der Verfasser schon im Vorworte ganz richtig bemerkt hat, sämmtliche literarisch bezeugten Belege (besonders der älteren und ältesten Perioden) nebst Ableitungen und Compositis aufnehmen. Dieses Prinzip ist in Dr. Palanders Arbeit consequent durchgeführt worden, und der Verfasser hat das nicht geringe Verdienst in seiner Materialsammlung einen festen und zuverlässigen Grund für weitere etymologische Forschungen auf demselben Gebiete gelegt zu haben.

Die verschiedenen Tiernamen sind in zoologischer Reihe geordnet. Bei jedem Artikel finden sich besondere Abschnitte für grammatische Bemerkungen über die Belegformen sowie für etymologische Erläuterungen. Der etymologische Teil der Arbeit, welcher selbstverständlich das Haupt-

interesse beansprucht, zeugt von achtungswerter Belesenheit und gründlicher Bekanntschaft mit den Resultaten der germanischen und indogermanischen Sprachwissenschaft. Mit rühmlicher Vorsicht und Kritik trifft der Verfasser seine Wahl zwischen den verschiedenen Erklärungsversuchen, wobei er sich öfter dem ausgezeichneten etymologischen Wörterbuche Kluges (6. Auflage) angeschlossen hat. Betreffs der einzelnen Deutungsvorschläge kann man natürlich mit dem Verfasser streiten. In dieser Hinsicht möchte ich nur bemerken, dass die neueste Literatur nicht in wünschenswerter Vollständigkeit herangezogen worden ist.

Eine orientierende Einleitung bringt zusammenfassende Bemerkungen zu diesen Namen von morphologischem, chronologischem und semasiologischem Gesichtspunkte aus, Beobachtungen, die oft als selbständige und recht beachtenswerte Resultate der folgenden Untersuchung hervortreten. Kulturgeschichtlich besonders interessant sind unter diesen Tiernamen die ausführlich besprochenen Lehnwörter römischer und romanischer (selten keltischer und slavischer) Herkunft, die oft ein wertvolles Kriterium liefern, um die Art der Beziehungen der Deutschen zu ihren Nachbarvölkern zu bestimmen.

Unter diesen einleitenden und zugleich abschliessenden Bemerkungen hätte man jedoch erwartet die Bedeutungsgeschichte dieser Wörter in einem Zusammenhange eingehender erörtert zu finden. Ein Blick auf diejenigen Tiernamen, die in unserer Zeit entstanden und in ihrer Bildungsweise durchsichtiger sind, wird zur Genüge zeigen, wie häufig die Tiernamen z. B. ein charakteristisches Merkmal des Körpers, also einen wichtigen Teil von dem Inhalte des Begriffes ausdrücken. Dass dasselbe Prinzip bei der Schöpfung solcher Wörter auch in älterer und ältester Zeit gegolten, dass mit anderen Worten „sehr viele Substanzbezeichnungen aus Bezeichnungen von einfacheren Qualitäten hervorgegangen sind“ lehrt uns in mehreren Fällen die Etymologie. (Vergl. *Paul:* Principien der Sprachgeschichte. Kap. IV.)

Es ist zu hoffen, dass in der Fortsetzung der sonst sehr verdienstvollen Arbeit auch der semasiologische Gesichtspunkt volle Würdigung finden wird. *T. E. Karsten.*

Otto Jespersen, *Ergänzungsheft zu Spoken English. Leipzig. O. R. Reisland. 1899. 61 S. kl. 8⁰. Rm. 0,80.*

Federico Kürschner, *L'Italiano Parlato. Frasi usuali giornaliere con trascrizione fonetica. Leipzig. O. R. Reisland 1898. X + 37 S. kl. 8⁰. Rm. 0,80.*

Vom Verleger sind uns diese beiden Hefte zur Besprechung übersandt. Das erste entspricht dem Ergänzungsheft zu Franke's Phrases de tons les jours, und enthält folglich eine deutsche Übersetzung der Stücke, die in True's und Jespersens Spoken English sich finden. Nebst der fliessenden Übersetzung sind in Fussnoten eine Menge von Ausdrücken

verzeichnet, die in Verbindung mit dem im Stücke selbst behandelten Thema stehen, und über ihre Anwendung in der alltäglichen Sprache werden Winke gegeben. Am Ende steht eine kleine Phonetik. Der Name des Verf:s bürgt genügend dafür, dass auch in diesem Hefte ein treffliches Hülfsmittel für das praktische Erlernen der englischen Sprache vorliegt.

Mit Kürschners Italiano Parlato tritt auch die italienische Sprache in den Kreis dieser nach dem Muster von Franke's obenerwähntem Buche aufgestellten Sprachführer. Der Text ist inhaltlich mit der französischen und englischen Version übereinstimmend, nur mit Ausnahme von einigen unwesentlichen Punkten. Eine phonetische Wiedergabe des Textes ist ihm gegenübergestellt, und eine kurze Einleitung, wo auch die phonetischen Zeichen erklärt werden, geht voran. Man hätte über eins und das andere nähere Auskunft gewünscht, besonders was die Auffassung des Verf:s in Bezug auf Einzelheiten in der Aussprache betrifft.

Der phonetische Text hat verschiedene Druckfehler, die jedoch von geringerer Bedeutung sind und in der Vorrede berichtigt werden. Aber auch im gewöhnlichen Text sind solche vorhanden: z. B. S. 62 *portrei* f. *potrei* und zweimal nacheinander *appena*.

Wer die Franke'sche Metode billigt und nicht vor der etwas zusammenhangslosen Aufstellung des Inhaltes zurückschreckt, wird von Kürschners Büchlein sehr grossen Nutzen haben. „Phrases de tous les jours" haben schon sieben und „Spoken English" vier Ausgaben erlebt, was für die praktische Brauchbarheit der Metode ein gutes Zeugnis ablegt.

W. S.

Der Neuphilologische Verein.

In der ersten Sitzung des Jahres, am 3. Februar, besprach zuerst Dr. *Lindelöf* das Buch von L. Sütterlin „Die deutsche Sprache der Gegenwart". — Prof. *Söderhjelm* teilte einige neue Vorschläge zur Reform des Studentenexamens mit, wovon der radikalste daraufhin ausging, dass das Abiturientenrecht (Dimissionsrecht) einem Schüler, der in einer schriftlichen Probe nicht gutgeheissen worden ist, zuerkannt werden sollte, wenn das Lehrercollegium ihn für reif erklärte. An der Universität könnte dann die betreffende schriftliche Probe erneuert werden. Durch eine solche Reform wäre das gewonnen, dass gute Schüler, die aus irgend einem zufälligen Grunde in den schriftlichen Proben durchfallen, dessen ungeachtet ihr Examen zu Ende führen könnten. Eine andere Ansicht, die sich in der Examenskommission geltend gemacht hat, findet in einem weiter als bis jetzt angewandten Kompensationssystem genügende Garantie um die Gerechtigkeit aufrecht zu erhalten, wobei dann auch die den schriftlichen Proben beigelegten Äusserungen der betreffenden Lehrer mehr Beachtung als bis hierher finden müssten. Redner wünschte die Auffassung der in

der Sitzung zahlreich anwesenden neuphilologischen Pädagogen zu hören, um sich dann als Mitglied der Examenkommission auf dieselben berufen zu können. — Die meisten, die das Wort ergriffen, stimmten für den radikaleren Vorschlag; andere meinten, dass mit demselben doch nicht so sehr viel gewonnen wäre.

Es wurde beschlossen die Herausgabe der „Neuphilologischen Mitteilungen" auch dieses Jahr fortzusetzen.

In der Sitzung des 24. Februar besprach Prof. *Söderhjelm* in Kürze Meyer-Lübkes Romanische Syntax, die vierte Auflage von Darmesteters Cours de grammaire historique I und Kürschners L'Italiano Parlato. Dr. *Lindelöf* sprach über Streitbergs germanistische Sammlung und hielt sich besonders bei Michels: „Mittelhochdeutsches Elementarbuch" auf.

Dr. *Wallensköld* hielt einen Vortrag über die Beziehungen zwischen der deutschen und der romanischen Lyrik des Mittelalters (s. oben).

Am 15. März wurde eine feierlichere Sitzung als gewöhnlich veranstaltet, aus dem Anlasse, dass an diesem Tage vor 13 Jahren der Verein gestiftet wurde. Prof. *Söderhjelm* hielt einen längeren Vortrag über „Einen finnländischen Sprachkenner und Übersetzer aus dem Anfange dieses Jahrhunderts", F. A. von Platen (s. oben). Es wurde das wechselnde Jugendleben des Mannes dargestellt, Mehreres aus seinen politischen Schriften wurde zitiert, ebenso Auszüge aus seinen selbstbiographischen Aufzeichnungen und aus Briefen, die er von berühmten Männern erhalten, und schliesslich eine vollständige Übersicht über seine Thätigkeit als Übersetzer und Dichter gegeben.

Die Mitglieder des Vereins nahmen nachher ein gemeinsames Souper ein, wobei die angenehmste Stimmung herrschte.

Mitteilungen.

— In einer grösseren Abhandlung mit dem Titel „Vom Suppletivwesen der indogermanischen Sprachen" von *H. Osthoff* zitiert der berühmte Verfasser oftmals die „sorgfältige Untersuchung" *Hugo Palanders* über die althochdeutschen Tiernamen und erklärt sich in den allermeisten Fällen mit den Auseinandersetzungen des finländischen Gelehrten einverstanden.

— Das letzte Heft des Archivs für das Studium der neueren Sprachen bringt von Mag. Frl. *H. Lindberg* Rezensionen über englische für den Schulgebrauch herausgegebene Texte.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/4—15/5 | Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. W. Söderhjelm) zu senden. | 1900

Vom Suppletivwesen im Deutschen.

Ein jeder, der mit Verständnis und Interesse die Sprachgeschichte studiert hat, wird die Erfahrung gemacht haben, dass man fortwährend auf Erscheinungen stösst, die sich nicht durch die Mittel klarlegen lassen, welche die historische Grammatik auf Grund schwer errungener Ergebnisse uns zur Verfügung stellen kann. Wir können zwar die Wirkungen solcher Erscheinungen systematisch ordnen und es gelingt uns oft auch nachzuweisen, in welchem Umfange und auf welche Weise sie sich fühlen lassen. Wollen wir aber sie in ihrem inneren Wesen begreifen, müssen wir uns in das psychische Leben des Menschen vertiefen und hier versuchen, die einzelnen Fäden bloszulegen. Erst dann können wir auf die Lösung der Rätsel hoffen; denn die Sprache ist der unmittelbare Ausfluss der Seele und daher ist das psychische Element der wichtigste Faktor, durch welchen ihre Erscheinungen erklärt werden können. Zu diesen sprachlichen Erscheinungen, an welche ich hier denke und unter denen die Analogie, der Systemzwang und der Lautschwund wol die gewöhnlichsten sein dürften, gehört auch der sogen. Suppletivismus. Der Suppletivismus ist keine neuentdeckte sprachliche Macht, seine Wirkungen hat man in der Grammatik schon längst gekannt. Aber merkwürdiger Weise hat man bis auf heute sich damit begnügt, diese Wirkungen nur zu konstatieren und ist dann gleichgültig vorbeigegangen, ohne auf die Wurzeln der Erscheinung näher einzugehen. Das grosse Verdienst,

das hier in Betracht kommende Material systematisch geordnet und die ganze Erscheinung erschöpfend untersucht zu haben, gebührt *Hermann Osthoff,* welcher in einem vor kurzem unter dem Titel *„Vom Suppletivwesen in den indogermanischen Sprachen“* erschienenen erweiterten akademischen Rede der Frage auch wol die richtige Lösung gegeben hat. — Bevor wir zur Betrachtung des Suppletivwesens im Deutschen übergehen, dürfte es hier am Platze sein, mit einigen Worten zu erklären, was man überhaupt unter dieser Erscheinung zu verstehen hat und somit auch den von Osthoff zum erstenmal gebrauchten Ausdruck ‚Suppletivwesen‘ zu deuten, welchen ich wol kaum als allen bekannt voraussetzen darf. — Wie bekannt, fügen sich die einzelnen Vorstellungen in der menschlichen Seele durch die Association der Ideen zu besonderen Gruppen und demnach können auch die Worte, als Träger dieser Vorstellungen, grössere oder kleinere Gruppen bilden. In der Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft XVII, 176 ff. äussert sich Otto Kares in dem Artikel über ‘die Formenverhältnisse des Wortschatzes und die sprachlichen Baustile‘ hier über folgendermassen: „Die Ordnung fügt das Gleiche, das Ähnliche zusammen. Wir sehen dasselbe, in einem bestimmten Lautmaterial verkörperte Vorstellungsbild hundertfach wiederkehren in den Gliedern derselben Wortsippe, z. B. in der Wortreihe: ziehen, Zug, Zügel, Zeug, Zucht, züchtig, zucken usw.“ „Aber“, heisst es a. a. O. weiter, „diesen Wurzel- und stammverwandten Sippen gegenüber ergeben sich auch wiederum andere Wortgruppen, die jene durchkreuzend nur auf der Gleichheit der formalen Bildungselemente beruhen: freundlich, feindlich, herzlich, schmerzlich usw.“ Es ist hier also die Rede von zwei verschiedenen Arten von Wortgruppen, die wir nach der von Paul und andern angewandten Terminologie „stoffliche“ und „formale“ nennen. Unter einer formalen Wortgruppe verstehen wir demnach eine Reihe Worte, in denen das formale Element immer dasselbe ist. Solche Gruppen bilden z. B. bestimmte Kasusformen verschiedener Substantiva. So können wir die Gruppe: *des Tisches, des Sohnes, des Mannes* formal nennen, denn in diesen Worten ist das formale Element, die Endung

—*es*, überall gleich. In den stofflichen Gruppen ist dagegen der etymologische Wortstoff selbst und der Begriff des Wortes das gemeinsame Element. So bilden, um ein Beispiel zu nehmen, die verschiedenen Kasusformen des Wortes *Tisch: Tisch, Tisches, Tische* usw. eine stoffliche Gruppe, denn in diesen Formen ist nur das formale Element, die Endung, verschieden; der Wortstoff und der Begriff sind in allen gleich. Ebenso sind die Gradationsformen *schlecht — schlechter – schlechtest* begrifflich und lautlich vereinigt und bilden daher eine stoffliche Gruppe. Neben *schlecht — schlechter — schlechtest* finden wir aber auch die Steigerungsformen *gut — besser — best.* Bilden auch diese eine stoffliche Gruppe? Wie in den Formen *schlecht — schlechter — schlechtest,* ist auch in der Gruppe: *gut — besser — best* der Begriff gemeinsam, aber der Laut oder der etymologische Wortstoff ist in *gut* nicht derselbe wie in *besser, best.* Streng genommen sind diese Gruppen also nicht stofflich. Osthoff sieht in solchen eine Stellvertretung echt-stofflicher Gruppen und nennt sie im Gegensatz zu diesen *unecht-stoffliche.* Unter diesem Ausdruck haben wir also Wortgruppen, wie gerade *gut — besser — best,* zu verstehen, in denen der Begriff oder die Bedeutung aller Wortformen gleich ist, der Wortstoff oder der Laut aber verschieden. Hiermit sind wir denn auch zum Kernpunkt der Frage gelangt, denn gerade die erwähnten unechtstofflichen Gruppen sind das, was wir im folgenden *Suppletivwesen* nennen wollen. In der Grammatik figurieren diese Erscheinungen unter dem Namen *„Unregelmässigkeiten“;* wir sprechen ja bei *gut — besser — best* von unregelmässiger Komparativbildung, beim Verbum *bin — sind — war — gewesen* von unregelmässiger Verbalkonjugation. Was hilft uns aber der Ausdruck „Unregelmässigkeit“, wenn wir die Ursache der Erscheinung nicht begreifen. Etwas näher ist *Georg v. d. Gabelentz* auf die Frage eingegangen, indem er im Vorübergehen ihr einige Achtung schenkt. In seinem Buche über „Die Sprachwissenschaft“ nennt er Formen, wie *gut — besser — best* Defektivformen; er behauptet, das Adj. *gut* sei ein defektives Wort, d. h. es besitze nicht die Kraft Komparativformen zu bilden, ebenso wie das Wort *besser* nicht die Kraft be-

sitze, einen Positiv zu bilden. Gegen diese Theorie vom Defektivsystem sprechen jedoch mehrere Gründe und übrigens wird die in Rede stehende Erscheinung dadurch im Grunde genommen gar nicht erklärt. Meines Erachtens trifft Hermann Osthoff den wahren Grund der Sache, wenn er sagt: „es ist gar nicht jenes das wesentliche, dass es den einzelnen der gegenseitig sich aushelfenden Stämme an und für sich an etwas gebricht; der Schwerpunkt liegt vielmehr in dem Umstande, dass überhaupt eine Stellvertretung, ein gegenseitiges Sichaushelfen und Sichergänzen stattfindet.“ Wir haben also nicht von einem Defektivsystem in der Sprache zu reden, wir reden vielmehr von einem Ergänzungssystem oder mit Osthoff von einem Suppletivsystem. — Wenn wir jetzt nach diesen orientierenden Bemerkungen zur Betrachtung des deutschen Materials übergehen, so finden wir die Wirkungen der Suppletiverscheinung auf dem Gebiete der Verba, der Substantiva, der Adjektiva (resp. der Adverbia), der Zahlworte und der Pronomina. — Bleiben wir zunächst bei den Verben stehen. Es sind im Deutschen blos zwei Verba, welche Suppletivformen aufweisen, nämlich das Verbum *gehen* und das Verbum substantivum *sein*. Der alte Standpunkt, welcher alle Formen des Verbums *gehen* als mit einander stammverwandt betrachtete und der jetzt nur noch von *Heyne* und zweifelnd von *Paul* eingenommen wird, darf wol als überwunden betrachtet werden. Nach der allgemein acceptierten Teorie *Kluge's* haben wir bei *gehen* mit zwei verschiedenen Verbalstämmen zu tun, welche in keinem etymologischen Zusammenhange mit einander stehen: einerseits die Präsensformen vom Inf. *gehen*, welche auf ein altes *mi*-Verbum zurückgehen, das wir noch im griech. εἶμι, lit. *eimi* usw. besitzen; im Germanischen ist ein Präfix *ga* hinzugetreten: also *ga—eimi*, woraus nhd. *gehen*. Dagegen gehören die Formen *ging*, *gegangen* mit dem ahd. Infinitiv *gangan* zu lit. *zengiù* ‚schreiten‘ usw. Wir haben demnach beim Verbum *gehen* mit verschiedenen sich ergänzenden Stämmen oder mit Suppletivformen zu tun. Ein Blick auf die verwandten Dialekte überzeugt uns davon, dass das suppletive Verhältnis im Germanischen schon alt ist. — Nun können wir aber in der Sprache eine Tendenz gewahren, welche dar-

nach strebt, alte Suppletivverhältnisse zu vernichten oder irgendwie zu stören. Und dies kann auf verschiedene Weise geschehen. Entweder findet Ausgleichung statt, so nämlich, dass der eine von den sich ergänzenden Stämmen durch Verdrängung der anderen in allen Formen verallgemeinert wird, so dass das Suppletivverhältnis schwindet. Dies ist bei unserem Verbum im Mhd. geschehen, wo der *mi*-Stamm des Präsens sich auch im Präteritum und Perfektum behauptet, so dass wir ein regelmässiges Paradigma: *gân — gie — gegân* erhalten. Oder das alte Suppletivverhältnis kann gestört werden, indem es durch ein neues ersetzt wird. So ist im Englischen geschehen, wo wir ein neues Suppletivverhältnis *to go — I went — gone* erhalten haben. Hier ist der alte Präteritalstamm durch einen ganz anderen, *went,* ersetzt, das Suppletivverhältnis ist aber geblieben. Denselben Fall finden wir im Gotischen: Infin. *gaggan;* das Prät. heisst *iddja.* Ein einziges Mal findet sich auch die Ausgleichungsform *gaggida.* Beim Verbum substantivum *sein* können wir drei verschiedene Suppletivstämme wahrnehmen: der mit Labial anlautende Stamm, der im Präsens *bin, bist* sowie im engl. Infinitiv *to be* erscheint, findet seine Entsprechung im lat. Perfektum *fui,* verb. *fio.* Der zweite Stamm *ist, sind* usw. entspricht genau dem lat. *est, sunt.* Diese beiden Stämme werden aber noch durch einen dritten Stamm *wesen* ergänzt, der im Prät. *war* und im Partic. *gewesen* erscheint, mit dem Verbum *währen* 'dauernd' etymologisch verwandt ist und demnach eigentlich 'bleiben, verweilen' bedeutet. Ursprünglich herrschte dieser Stamm auch im Infinitiv, durch Ausgleichung wurde er aber im Ahd. von der Neubildung *sin* verdrängt; vgl. doch im Nhd. noch *abwesend* und *verwesen.* Dass das Suppletivverhältnis in *bin — sind — gewesen* schon uralt ist, leuchtet ohne Weiteres ein. Wir brauchen ja nur an lat. *sum — fui — esse* zu denken. — Gehen wir jetzt zur Betrachtung der Substantiva über, so werden wir sehen, dass es hier vornehmlich die *Femininbildung* ist, welche die Wirkungen des Ergänzungswesens wiederspiegelt. Es ist bekannt, dass von Worten, welche Menschen und Tiere bezeichnen, die femininen Geschlechtsnamen durch Wortableitung gebildet werden, indem

das femin. Suffix entweder dem entsprechenden maskulinen Worte oder dem allgemeinen Gattungsnamen angefügt wird. Beispiele sind: Königin zu König, Wölfin zu Wolf, Hündin zu Hund.

Nun lassen sich aber drei einzelne Begriffsgebiete sondern, welche diese suffixale Femininbildung oder die s. g. *Motion* gar nicht kennen. Statt der abgeleiteten Femininform steht hier dem maskulinen Worte überall eine *besondere* Benennung für das feminine Geschlecht zur Seite, welche in keinem etymologischen Zusammenhange mit dem Masculinum, sondern als ein selbständiges Stammwort ihm gegenüber steht. Wir haben hier also mit sich ergänzenden Stämmen oder mit Suppletivformen zu tun. Weilen wir zunächst einen Augenblick bei den ersten der erwähnten drei Begriffsgebiete. Es sind die Worte, welche die *einfachsten menschlichen Verkehrsverhältnisse* bezeichnen: *Mann — Weib; Herr — Frau; Knabe, Bube — Mädchen; Knecht — Magd.*

Bei diesen Wortpaaren können wir im Deutschen häufig Ausgleichung des Suppletivwesens wahrnehmen. So finden wir neben der Suppletivform *Weib* auch eine abgeleitete Form *Männin,* die als *commanin* (zum masc. *comman*) schon in den ahd. Glossen bei Steinmeyer erscheint. Es ist wahrscheinlich, dass diese Ausgleichungsform *Männin* an die Stelle von Weib getreten ist, nur um wörtlich eine lat. Bibelstelle wiedergeben zu können. In der Genesis 2,23 heisst es nämlich: Haec vocabitur *virago,* quoniam de *viro* sumpta est. In der Übersetzung vom Jahre 1483 lautet diese Stelle: „dise wirt genennet ein *mennin,* wann sy ist genomen von dem *mann.*“ In dieser Bedeutung finden wir das Wort noch bei Lessing, Platen, Voss u. a. Voss gebraucht es auch in der Bedeutung ‘Mannweib‘ von den Amazonen. In gewissen Zusammensetzungen ist *männin* uns noch geläufig. Wir reden ja von der Frau *Amtmännin,* auch von der *Hauptmännin.* Ausser der Form *Männin* finden sich aber noch andere Ausgleichungsformen innerhalb dieser Begriffsgruppe. In verächtlicher Bedeutung erscheint von Bube eine femin. Form *Bübin,* wie frz. *garce* zu *garçon;* als Kosename ist das Wort gebraucht in dem Kompositum

Spitzbübin. Ganz gewöhnlich ist ferner die femin. Form *Herrin* zu Herr in der Bedeutung 'Gebieterin'. Man redet ja häufig von der *Herrin* seines Herzens. Diese Form ist im 16. Jahrhundert gebildet, vielleicht um das frz. *dame* passend wiederzugeben. Das zweite Begriffsgebiet, auf welchem das Suppletivwesen schon uralt ist, sind die Namen der *nächsten Familienverwandtschaftsgrade: Vater — Mutter, Sohn — Tochter, Bruder Schwester;* auch *Oheim — Muhme, Vetter — Base.*

Besonders wichtig ist aber die dritte Begriffssphäre, die Namen der Haustiere. Während alle Namen, welche wilde Tiere bezeichnen, die Femininbezeichnungen durch Ableitung bilden, zeigen dagegen die Namen der Haustiere Suppletivformen. Vergleichen wir nur den Worten *Löwe — Löwin, Bär — Bärin, Wolf — Wölfin* gegenüber entsprechende Wortpaare bei den Haustieren: *Hengst — Stute, Ochs — Kuh, Bock — Geiss, Eber — Sau* usw. Interessant wäre es hier noch der Rolle zu gedenken, welche die Jägersprache bei den Tiernamen spielt, und ihre Bedeutung für den Suppletivismus zu untersuchen, allein dies muss mit den übrigen Einzelfragen hier bei Seite gelassen werden. — Auch auf die diminutive Bildung können wir hier nicht näher eingehen. Um zu zeigen, dass das Suppletivwesen auf diesem Gebiete von ähnlicher, wenn auch nicht von so ausgedehnter Wirkung ist, wie bei der Femininbildung, mögen hier als Beispiele die Wortpaare *Vater — Kind, Mann — Knabe, Rind — Kalb* angeführt werden. — Wenden wir uns nun zu den Adjektiven. Es sind hier blos vier Worte, deren Gradationsformen sich vom Suppletivismus berührt zeigen, und das sind die gewöhnlichsten Adjektivbegriffe: *gut, schlecht, gross* und *klein.* Im Ahd. hat sich der Suppletivismus nur beim Adjektiv *gut — besser — best* erhalten; bei den übrigen hat Ausgleichung stattgefunden, oder sind die Suppletivverhältnisse sonst verwischt. Und auch beim Adj. *gut* finden sich jetzt vereinzelte Spuren der Ausgleichung, indem die obersächsische Mundart den Superlativ auch *gutest* bildet; besonders ist dies in komischer Rede gewöhnlich, z. B. *gutestes Herrchen.* Ein Komparativ *güter* taucht übrigens schon früher auf; in den von Wackernagel herausgegebenen Predigten findet sich die Stelle:

„daz si alle sint gnædig und *guot,* doch ist si gnædiger und *güeter.*“ Desgleichen auch der Superlativ: „aller *gutester* herre got.“ Um uns die Suppletivverhältnisse der übrigen oben erwähnten Adjektiva klarzumachen, müssen wir in ältere Zeitepochen hinuntersteigen. Im Ahd. ist der Ausdruck für ‘schlecht’: *ubil* (unser *übel);* das Wort wird kompariert: *wirsiro, wirsisto.* Dasselbe Verhältnis haben wir noch im Engl.: *evil — worse — worsest;* wir können aber auch das Schwedische hier vergleichen: *illa — värre — värst.* Im Ahd. bedeutet ‘gross’: *michil;* die Steigerungsformen sind: *mêro — meisto.* Im Nhd. ist *michel* nur Spurenweise erhalten; die Komparationsformen *mehr, meist* reihen sich jetzt aber an den Positiv *viel* an. Das Suppletivverhältnis ist somit noch sichtbar. Das vierte Adjektiv bezeichnet die Kleinheit; im Ahd. lautete es *luzzil* und komparierte: *minniro, minnisto.* Hier haben wir ganz denselben Fall wie bei *gross.* Ausser in einigen Eigennamen, wie *Lützel-Sachsen* u. a. und in Dialekten, wo *lützel* den Gegensatz zu *michel* bildet, ist das Adjektiv schon seit dem 17. Jahrhundert ausgestorben. Trotzdem ist das Suppletivverhältnis noch erhalten; in unserem Sprachbewusstsein gehören nämlich die Suppletivformen *minder — mindest* zu einem Positiv *wenig* oder *gering.* Das Schwedische steht auch hier auf dem alten Standpunkt: *liten — mindre — minst.* Die Adverbien schliessen sich eng an die Adjektiva; es ist daher nicht nötig hierüber viele Worte zu verschwenden. Wo das Adverb *wol* seine ursprüngliche dem Adj. *gut* entsprechende Bedeutung bewahrt hat, wie in Ausdrücken: *woltuend,* mir ist *wol* zu Mute usw., kompariert es wie das Adjektiv: *besser, best.* Wo es aber in der Bedeutung sich vom Adj. *gut* losgetrennt hat, sind im Komparativ und Superlativ die Suppletivformen ausgeglichen. Solche Fälle sind Ausdrücke wie ‘ich fühle mich *wol* (im Gegensatz zu unwol).’ Wir sagen nämlich im Komparativ: ‘ich fühle mich jetzt *woler.*’ Das Wort ist hier synonym mit *gesund.*

Es. bleiben uns noch die Gebiete der Zahlworte und der Pronomina zu betrachten übrig. Beim Zahlworte stellt sich der Suppletivismus besonders bei der Bildung der Ordnungszahl von der Grundzahl ein. Dies geschieht nur bei den zwei ersten

Zahlen: *ein* und *zwei*. Während die übrigen Ordinalen durch Anfügung eines Suffixes von den entsprechenden Kardinalen gebildet werden, haben wir für die erste und zweite Ordnungszahl einen besonderen Stamm, welcher die Grundzahl ergänzt. Wir sagen nicht *einter,* sondern *erster*. Das Wort ist der Superlativ zum Komparativ *eher* und bedeutet also: der zeitlich früheste. Vergleichen wir z. B. den Gebrauch des Wortes in Ausdrücken, wie 'das *erste* Veilchen', wo die ursprüngliche Bedeutung 'frühest' noch durchblickt. Der Positiv ist im got. *air* 'früh' vorhanden. Im Ahd. wurde auch die zweite Ordnungszahl auf suppletivem Wege gebildet. Neben *zwêne — zwô — zwei* stand nämlich das suppl. Ordinale *ander*. Noch in der Bibelübersetzung Luters finden wir das Wort als Ordnungszahl gebraucht: „da ward aus Abend und Morgen der andere Tag". Heute hat die Ausgleichungsform *zweiter* den Sieg davongetragen. Wir sagen aber noch heute: 'ein *anderer* Orpheus.' Ferner sagen wir auch *anderthalb,* wie wir 'drittehalb' und 'viertehalb' sagen. Sonst ist die Bedeutung von *'ander'* verengert worden. Nach Pauls Definition dient *ander* jetzt zum Ausdruck dafür, dass ein Gegenstand nicht derselbe ist, wie einer, dem er gegenübergestellt wird.

Beim letzten Gebiet, welches wir noch zu betrachten haben, können wir uns nicht mehr lange aufhalten. Wir wollen daher nur kurz konstatieren, das es vor allem die Personalpronomina sind, welche von unserer Ergänzungserscheinung betroffen werden. Wir beobachten eine Stammesverschiedenheit: 1. zwischen Singular und Plural: *ich — wir; du — ihr;* 2. zwischen dem Nominativ einerseits und den Casus obliqui andererseits: *ich* — aber *meiner, mir, mich*; ferner 3. beim geschlechtlichen Pronomen zwischen Masculinum und Neutrum einerseits und dem Feminin anderseits: *er, es* — aber *sie*.

Ich habe im Vorigen kurz und nur in den Hauptzügen das Material dargestellt, welches in der deutschen Sprache Wirkungen der Suppletiverscheinung aufweist. Durch einige gelegentliche Hinweise auf die verwandten germ. und weiterhin indogermanischen Sprachen konnten wir gleich die Beobachtung machen, dass das Suppletivwesen keine nur dem Deutschen charakteristische Erscheinung ist. Wie im Deutschen, zeigen sich die Wirkungen

der Suppletiverscheinung auch in den andern germ. Dialekten und ebenso auch in allen verwandten indogermanischen Sprachen. So belehrend es auch wäre, die Suppletivverhältnisse in den verschiedenen Sprachen mit einander zu vergleichen, müssen wir hier jedoch darauf verzichten. Dass es aber vorwiegend dieselben Begriffsgruppen sind, welche von der in Rede stehenden Erscheinung überall betroffen werden, werden wir einsehen, wenn wir auch nur einen flüchtigen Blick auf die verwandten Sprachen werfen. Von lat. *sum — fui — esse* war schon die Rede. Vergleichen wir daher das deutsche Verbum *gehen* z. B. mit frz. *aller — je vais — j'irai,* oder mit griech. ἔρχομαι 'ich komme, gehe' — fut. ἐλεύσομαι. Oder nehmen wir von den substantivischen Begriffsgebieten das Wortpaar *Vater — Mutter* und vergleichen es mit lat. *pater — mater*, gr. πάτηρ — μήτηρ, oder das Wortpaar: *Bruder — Schwester* mit russ. братъ — сестра. Dieselbe Übereinstimmung gewähren: *Mann — Weib*, griech. ἀνήρ — γυνή, lat. *vir — mulier,* frz. *homme — femme.* Ähnliches finden wir beim Adjektiv. *Gut — besser — best* hat Entsprechung in lat. *bonus — melior — optimus,* russ. добрый — лучшій, der vielen griech. Gradationsformen zu ἀγαθός gar zu geschweigen. Wir können aber auch ganz getrost über den Rahmen des Indogermanischen springen, wir werden dieselben Verhältnisse finden. Das Finnische liegt uns am nächsten zur Hand. Dem Suppletivverhältnisse *gut — besser — best* entspricht hier *hyvä — parempi — paras;* dem Verhältnisse *ein — erster* entspricht *yksi — ensimmäinen,* woran sich *kaksi — toinen* reiht. Es ist also evident, dass das Suppletivwesen auf kein beschränktes Sprachgebiet gebannt ist, — es ist eine allgemein sprachliche Erscheinung.

Ich habe bereits darauf hingewiesen, das solche allgemein sprachliche Erscheinungen tief im Seelenleben des Menschen wurzeln und dass ihre Lösung nur hier zu finden ist. Es bliebe uns also zum Schlusse noch übrig, die psychischen Gründe des Suppletivwesens zu ermitteln. Und die Erklärung liegt näher, als man glaubt; wenigstens hat die von Osthoff gegebene einfache Lösung der Frage mich vollständig überzeugt. Betrachten wir das von ihm zusammengestellte Material,

so finden wir, dass es im Deutschen, ebenso wie im Indogerman. überhaupt ganz bestimmte, verhältnismässig sehr beschränkte Begriffsgruppen sind, welche die Wirkungen des Suppletivismus aufweisen. Es kommen in Betracht einige Verbalbegriffe, wie *gehen, kommen, sehen, nehmen, sein* und noch wenige andere; bei den Substantiven waren es die Benennungen der nächsten Verwandtschaftsgrade, der einfachsten Verkehrsverhältnisse und die Namen der Haustiere; auf dem Gebiete der Adjektiva fanden wir vor allem die Begriffe für *schlecht* und *gut, gross* und *klein* von der Suppletiverscheinung betroffen; von den Zahlworten zeigten nur die zwei ersten Zahlen die Wirkungen der erwähnten Erscheinung und bei den Pronomina endlich fanden wir Suppletivformen besonders beim persönlichen Pronomen. Warum werden nun gerade diese vereinzelten Begriffsgebiete von der Suppletiverscheinung betroffen, warum bleibt die grosse Zahl der übrigen Gebiete davon ganz unberührt? Der Grund muss in der Eigenart der betreffenden Begriffe liegen. Was bezeichnen sie also? Prüfen wir sie etwas genauer, so werden wir finden, dass wir es mit Begriffen zu tun haben, welche „dem seelischen Interesse des Menschen am nächsten liegen", mit Begriffen, welche die alltäglichsten Tätigkeiten, die allergewöhnlichsten Eigenschaften, die dem Menschen am nächsten stehenden Wesen bezeichnen. Es wird aber in Bezug auf solche Begriffe bei Osthoff folgendes festgestellt: „Wie der Mensch mit seinem leiblichen Auge allemal das räumlich zunächstliegende in schärferer Besonderung erschaut, so werden auch mit dem seelischen Auge, dessen Spiegel die Sprache ist, die Dinge der Vorstellungswelt desto schärfer und individueller erfasst, je näher sie dem Empfinden und Denken des Sprechenden treten". Es ist also natürlich, dass der Mensch die seiner Vorstellungswelt am nächsten stehenden Begriffe in der Sprache zu individualisieren versucht, dass er diesen Begriffen individuelle Benennungen schafft, während er die fernerstehenden Begriffsgruppen, welche ihm gleichwie „blasser" sind, die er mit seinem seelischen Auge nicht so scharf nach den Umrissen sondert, mit weniger scharfen Benennungen nennt. Es ist demnach leicht einzusehen, warum die Femininbildung z. B. bei den Namen der Haustiere auf supp-

letivem Wege geschieht, während die femininen Benennungen der wilden Tiere durch Suffixe gebildet werden. Denn die Haustiere hat der Mensch immer vor den Augen, der Unterschied der Geschlechter spielt hier eine sehr grosse Rolle, das weibliche Tier erscheint ihm als ein ganz anderes als das männliche, verschieden von diesem. Der Landwirt sieht in dem Ochsen das kräftige Zugvieh, in der Kuh das melkende Tier; er fasst sie beide individuell auf und abstrahiert von der gemeinsamen Gattung, er vergisst dabei, dass sie zusammen die Gattung 'Rind' bilden. Warum sollte er dann nicht sie beide mit individuellen Namen *Kuh — Ochs* benennen; ein Ausdruck wie etwa *Rindin* für das weibliche Tier bleibt naturgemäss ausgeschlossen. Bei den wilden Tieren dagegen ist der Geschlechtsunterschied für den Menschen von ganz minimaler Bedeutung; er fasst die Bären und die Wölfe nur gruppenweise auf. Er denkt bei Bär und Bärin nicht an zwei individuell von einander verschiedene Tiere, er stellt sich dabei nur die Gattung des betreffenden wilden Tieres vor; vom Geschlechtsunterschiede wird fast gänzlich abstrahiert. Warum sollte man denn für die Geschlechter hier besondere, individuelle Benennungen schaffen? Da die gemeinsame Gruppe die Hauptvorstellung ist, bezeichnet man diese sowol beim Männchen als Weibchen mit demselben Wortstamme; der Geschlechtsunterschied wird nur durch ein Suffix angedeutet. — Ein analoges Verhältnis finden wir auf dem verbalen Gebiete. Eine Verbalhandlung, wie z. B. *gehen,* kann ich mir auf verschiedene Weise vergegenwärtigen: ich denke mir ein rasches Vorwärtsschreiten oder eine langsam daherschlendernde Bewegung oder andere feinere Nüancen. Für diese Nüancen haben sich aber verschiedene Worte gebildet, welche also in weiterem Sinne synonyma sind. Nach dem, was wir oben ermittelt haben, erregt das, was dem Menschen am nächsten liegt, sein grösstes Interesse und er fasst das also schärfer und individueller auf als das fernerstehende. Dies findet auch statt bei einem Begriff, wie *gehen,* welcher ja einer der allergewöhnlichsten Verbalbegriffe ist, mit denen der Mensch umgeht. Die verschiedenen Tempushandlungen dieses Verbums, welche einen einzigen Begriff bilden, kann er sich als ganz besondere, indivi-

duelle, verschiedene vorstellen. Er stellt sich bei der Präsenshandlung 'ich gehe' etwa ein ruhiges, langsames Schreiten, bei der Aoristhandlung eine plötzliche, rasche Bewegung vor. Was ist natürlicher, als dass er die Präsenshandlung durch eine der vorhandenen synonymen Bezeichnungen für das Verbum *gehen* bezeichnet, die Aoristhandlung durch eine andere, verschiedene. Man kann ganz gut begreifen, dass der Engländer im Präsens *I go* sagt, im Impf. aber sich eine ganz andere Handlung, die des plötzlichen Abwendens vorstellt und daher *I went* sagt, welches Wort mit *wenden* etymologisch verwandt ist. Dass der Begriff in beiden Fällen derselbe ist, tut nichts zur Sache. — Werfen wir noch einen Blick auf die Adjektiva, welche Suppletivformen in ihrer Komparativbildung aufweisen. Es dürfte wol ausser allem Zweifel liegen, dass die hier in Betracht kommenden Begriffe: *gut* und *schlecht, gross* und *klein* die allergewöhnlichsten Eigenschaften bezeichnen, welche der Mensch den Gegenständen beilegt. Wir brauchen nur zu hören, wie das Kind in seiner naiven Sprache mit diesen Begriffen umgeht, wie alle Vorstellungen von ihm in die zwei Gruppen *gut* und *schlecht, gross* und *klein* eingeteilt werden, und wir verstehen, dass diese Begriffe die einfachsten, am nächsten zur Hand liegenden sind, welche also „dem menschlichen Interesse am nächsten liegen". Nach dem, was wir oben festgestellt haben, sind es diese Begriffe, welche am schärfsten und individuellsten aufgefasst werden. Nun bemerkt aber Osthoff ganz richtig: „Bei schärferer und individueller Erfassung des Näheren und lebhaft Interessierenden erscheint eine Eigenschaft nicht mehr als dieselbe, sondern als eine andere, wenn sie in einem vergleichsweise höheren Grade gedacht wird". Daher erscheint uns der Komparativ von *gut* nicht ganz dieselbe Eigenschaft zu enthalten wie der Positiv; wir sagen also im Komparativ nicht *güter,* sondern *besser.* Das Wort ist bekanntlich mit *busse, büssen* verwandt und es schwebt hierbei der Begriffskern „Aushilfe" vor. Wie solche adjektivische Suppletivverhältnisse entstehen, geht sehr klar aus einem von Osthoff gewählten Beispiel hervor. Wir sagen: „Ich schlafe in der Regel *gut,* aber heute Nacht habe ich wirklich *fein* geschlafen." In dem Sinne, wie das Adj. *fein* hier gebraucht

ist, ist es eine suppletive Superlativform zu *gut*. Ähnliche Betrachungen könnte man auch auf dem Gebiete des Pronomens und des Zahlworts anstellen und Vieles liesse sich noch in Einzelheit über die psychischen Gründe des Suppletivwesens anführen. Interessant wäre auch eine Weile bei dem Kampfe zu verweilen, welcher zwischen der individuellen, suppletive Formen erzeugenden, qualitativen Auffassung und der gruppierenden, nüchternen, mechanischen, quantitativen Auffassung besteht. Allein dies alles würde die Zeit zu viel in Anspruch nehmen. Es sei mir nur noch gestattet auf eine Macht hinzuweisen, welche das Suppletivwesen fördert und die individuelle, frische Auffassung in dem ungleichen Kampfe gegen die Ausgleichungstendenz, gegen die alles uniformierende, gruppierende, prosaische Auffassung unterstützt. Diese Macht ist die *Poesie*. Um einen Begriff davon zu geben, wie diese Macht in den Kampf für das Suppletivwesen eingreift und in welchem Grade sie fähig ist Suppletivformen zu erzeugen, weise ich mit Osthoff auf die komparativen und superlativen Suppletivformen hin, welche in einem Verse von Schillers „Glocke“ erscheinen:

Gefährlich ist's den Leu zu wecken,
verderblich ist des Tigers Zahn;
jedoch der *schrecklichste* der Schrecken,
das ist der Mensch in seinem Wahn.

Hugo Palander.

Neue Richtungen in der deutschen Lyrik.

Im Jahre 1885 machten die deutschen Lyriker „Revolution“. In einer Antologie „Moderne Dichtercharaktere“ gaben einige auf der Grenze zum Mündigkeitsalter stehende Jünglinge (Arent, Henckell, Holz u. a.) ihre Lyrika heraus und glaubten damit die Welt, aus den Angeln heben zu können. Die Welt blieb unerschüttert. Die Poesie dieser stürmenden und drängenden Jugend unterschied sich eben von dem von ihr bekämpften Epigonentum durch nichts als höchstens durch den grösseren Lärm, den sie verursachte. So sind auch die Namen, die damals wie neue Sterne aufgingen, heute verblasst und zum Teil

vergessen. Mit einer Ausnahme. Ein Jahr nach den „Modernen Dichtercharakteren“ gab nämlich einer jener Jünglinge, Arno Holz, eine eigene Sammlung, „Buch der Zeit“, heraus, das ein bedeutendes Aufsehen erregte. Heute fängt auch dieses Buch an zu verblassen. Es zeigt eine ungewöhnliche Virtuosität der Form, der Geist ist aber der alte des Geibelschen Epigonentums. Dann wurde es für mehr als ein Jahrzehnt ganz still im Garten der Lyrik.

Seit 1898 beginnt es sich aber wieder zu regen, und diesmal in reiferer, selbständigerer Gestalt. Zwei Richtungen sind es, die sich Bahn brechen, beide einander diametral entgegengesetzt. Die eine gruppirt sich um jenen Verfasser des „Buchs der Zeit“, die zweite um einen ganz neuen Namen: *Stefan George*. Allerdings nur für das grosse Publikum neu; denn in engerem Kreise besitzt er schon seit 1892 eine treue und andächtige Gemeinde. In diesem Jahr taten nämlich einige junge Dichter mit George an der Spitze susammen und begründeten zur Pflege ihres künstlerischen Programmes eine Zeitschrift „Blätter für die Kunst“. Sie war nicht für die Öffentlichkeit bestimmt, sondern wurde nur an einem kleinen Kreis von geladenen Gleichgesinnten versandt. Diese Dichter warben nicht nur Popularität und Ruhm. In der Überzeugung, dass ihr Tag einmal kommen würde, zogen sie sich vor der rauhen Berührung der Wirklichkeit und des Alltags in die Stille ihres Tempels zurück, wo nur Eingeweihte den mystischen Orgeltönen ihrer weltfremden Kunst lauschen durften. Sechs Jahre hielten sie sich so im Verborgenen. Erst 1898, nachdem sie bemerkt zu haben glaubten, dass „mit dem freudigen Aufschwunge von Malerei und Verzierung bei uns vielerorten ein neues Schönheitsverlangen erwacht“ war, traten sie mit einem Sammelbande an die Öffentlichkeit, der eine Auswahl aus den „Blättern für die Kunst“ brachte. Gleichzeitig erschienen die Dichtungen ihres Hauptes Stefan George in drei Bänden, die folgende Titel trugen: I. *Hymnen. Pilgerfahrten. Algabal.* II. *Die Bücher der Hirten- und Preisgedichte, der Sagen und Sänge und der hängenden Gärten.* III. *Das Jahr der Seele.*

Schon aus dem Gesagten lassen sich gewisse Schlussfolgerungen inbezug auf den Charakter der ganzen Richtung

ziehen. Die Kunst ist ihr etwas, was mit dem realen Leben nichts zu tun hat. Sie ist nur für sich selbst da und Schönheit ihr einziger Zweck, wenn von einem solchen die Rede sein kann. Dieser allgemeine Standpunkt des l'art pour l'art ist ja an sich nichts Neues. Neu für die deutsche Litteratur ist die Einseitigkeit und Intensität, mit der dieses Prinzip hier vertreten wird, vor allem aber die Art der Durchführung des Programmes und die weiteren Konsequenzen, die sich daraus ergeben.

Nimmt man die Georgeschen Bücher in die Hand, so wirken sie zunächst abstossend fremd, unbegreiflich. Man wird in der unliebenswürdigsten Weise empfangen; das Verständnis wird absichtlich erschwert: Majuskeln kommen nur in den Anfängen der Zeilen vor, eine Interpunktion fehlt beinahe vollständig. Trotzalledem fühlt man aber bald heraus, dass es kein barer Unsinn an sich ist, sondern teils ein gewisser Mystizismus, dessen Berechtigung man nicht ohne Weiteres bestreiten möchte, teils übertriebene Kürze des Ausdrucks, die den Text erst unbegreiflich erscheinen lassen. Man kehrt deshalb immer wieder zurück zu George, wenn nicht aus reinem Kunstbedürfnis, so doch aus Neugierde oder Ärger über die noch zu knackenden Nüsse. Und je öfter man es tut, desto mehr findet man in den Dichtungen, desto mehr entfalten sie sich und zeigen neue Schönheiten. Man kann getrost behaupten, dass bei einem Georgeschen Gedicht das Verständnis erst nach dem zweiten Lesen aufdämmert, der künstlerische Genuss aber erst nach wiederholtem Lesen einer ganzen Reihe von Gedichten.

Die Hauptmerkmale dieser Dichtung sind 1) Flucht aus der Wirklichkeit und 2) Schönheit der Form; diese beiden zusammengehalten durch ein Drittes: Gedrängtheit des Ausdrucks. Kein Hauch handgreiflicher Wirklichkeit streift diese Verse; sie dämmert nur aus der Ferne, wie ein tiefer Hintergrund. Alle Lokalfarbe wird streng vermieden. Und nicht nur die äussere Wirklichkeit, auch das innere Erlebnis wird erst einem Läuterungsprozess unterworfen und dann — von allen Schlacken des Zufälligen gereinigt — in stilisirtem Bilde wiedergegeben. Daher keine Eruptionen und Bekenntnisse, sondern objektive Gestaltung, Ziselirung, Umwandlung des Erlebten. Daher weder

seine Epik, weil alles auf konzentrirte Stimmung hinauslaufend, noch seine Lyrik, weil in erster Linie durch Schilderung wirkend. Schon 1897 betonen die „Blätter für die Kunst“ in ihrer ersten Nummer, dass die Kunst die Dinge nicht beim Namen nennen, sondern nur in Bildern reden darf.

Was bei Georges Lyrik zunächst auffällt, ist das Gedämpfte, Beherrschte in der Form, ein feierliches, meist monotones Psalmodiren wie in einer Kirche. Man wird gleich von der ersten Zeile gebannt durch ihre Dunkelheit und gedrängte Kürze. Man muss seine Aufmerksamkeit spannen, um sich zurechtzufinden. Manchmal wird man für die Mühe belohnt. Hat man die seltsame und oft preziöse Ornamentik in gewöhnliche Sprache übertragen und lässt dann als Eingeweihter das Gedicht noch einmal auf sich wirken, so kann man ihm seine Bewunderung nicht versagen. Aber manchmal kommt man trotz Formenlehre und Syntax nicht hinter den verborgenen Sinn und man merkt, dass es eben nichts anderes ist, als ein feierlicher, aber unbestimmter Gesang, der unseren Verstand kalt lässt, aber als Ganzes gewisse Stimmungen hervorrufen kann. Es sind schöne Reden, eine rauschende Musik, die eine geheimnisvolle Weihe und Erhebung um sich verbreitet, ohne dass man überhaupt das Verlangen empfindet zu erfahren, was eigentlich der Inhalt ist. Ist das Gedicht zu Ende, so fühlt man, dass man sich oft ebenso gedanken- wie willenlos in einer träumerischen Schönheitstrunkenheit gewiegt hat. Man ist teils betänbt, wie nach dem Genuss eines berauschenden Getränks, teils übersättigt, wie von allzu gewürztem Kuchen. Es sind in diesen Gedichten ganze Gärten voll Rosen in ein einziges Fläschen destillirt.

Aber diese Gedichte wollen auch oft gar nicht verstanden werden. Sie wollen durchaus nicht immer auch durch den Inhalt wirken. In erster Linie aber durch die Form, den Wollaut der Worte. George will wie Stephane Mallarmé Sprache und Musik identifiziren. Darum wird die Technik des dichterischen Apparates bis ins Raffinirte gesteigert, um zu einer Klangkunst zu gelangen, die allein durch fonetische und rytmische Eigenschaften die beabsichtige Wirkung erzielt. Neue Reime und Wortverbindungen, seltene Ausdrücke, Pflanzen- und Mineral-

namen, Edelsteine, Farben, Kostbarkeiten an edlen Stoffen und Hölzern, alles was durch Glanz, Duft und Ton die Sinne gefangen nimmt, dient als Mittel. George forscht und sucht tagelang, — wie einer seiner Genossen berichtet — um die Klangfarbe irgend einer dritten Zeile aufzuhellen, nach einem Wort mit A, um es an Stelle eines Wortes mit U oder O als regierenden Vokal zu setzen.

Man sieht, diese Lyrik ist nicht dazu angetan sich bald einen Leserkreis zu gewinnen. Er wird auch nie über einen gewissen Kreis hinauswachsen. Das ist eine exklusive Luxuspoesie für ästetische Feinschmecker. Ins Volk und ins grosse Publikum wird sie natürlich nie dringen. Trotzdem kann man ihr eine Bedeutung in der Litteraturentwickelung nicht absprechen. Stärkere Talente, denen es gelingt mit heiler Haut ihre Persönlichkeit aus dem Bannkreise dieser Sirene zu retten, können unter ihrem erzieherischen Einfluss nur lernen, wie ein abgenutztes und durch dilettantische Überproduktion beinahe inhaltslos gewordenes Sprachmaterial von einem formschöpferischen Talent umgeschmolzen und zu neuen Münzen geprägt werden kann.

* * *

Während Stefan George sich in vornehmer Abgeschlossenheit darin nicht genug tun kann den Zugang zu seinem Heiligtum zu erschweren, sorgt sein Antipode *Arno Holz* unermüdlich dafür durch Streitschriften, Polemiken und teoretische Begründnung seiner Kunstansichten uns das Verständnis für seine Dichtungen zu erschliessen. Nachdem er 1886 in dem „Buch der Zeit“ als lyrischer Revolutionär ausgetobt hatte, versuchte er sich als naturalistischer Revolutionär auf dem Gebiet der Novelle und des Dramas. Dann hörte man lange nichts von ihm. Jetzt hat er sich wieder der Lyrik zugewandt. Im April 1898 gab er ein kleines Heft Gedichte unter dem Titel „Phantasus“ heraus und trat gleichzeitig in einer in der „Zukunft“ veröffentlichten Selbstanzeige mit einer ganz neuen Teorie der Lyrik auf. Seine Ansichten stiessen auf vielfachen Wiederspruch und veranlassten eine Menge polemischer Artikel. Die von ihnen publizirten Entgegnungen auf diese Artikel hat er jetzt nebst

seiner Selbstanzeige zu einem Sammelbande verarbeitet, der im vorigen Jahre unter dem Titel „Revolution der Lyrik“ bei J. Sassenbach in Berlin erschienen ist.

Er geht von jenen „Modernen Dichtercharakteren“ aus und konstatirt, dass die Revolution, die das genannte Buch beabsichtigte, ein Irrtum war. Man revolutionire eine Kunst nur indem man ihre Mittel revolutionirt. Dies sei auf dem Gebiet des Romans und des Dramas durch den Naturalismus geschehen. Die Lyrik aber handhabe ihre Mittel noch immer in derselben Weise, in der sie schon unsere Grossväter gehandhabt haben. Die alte Lyrik strebe nach einer gewissen Musik durch Worte als Selbstzweck. Von diesem Prinzip müsse sie sich emanzipiren und zu einer neuen Lyrik werden, welche auf jede Musik durch Worte als Selbstzweck verzichtet und die, rein formal, lediglich durch einen Rhythmus getragen wird, der nur noch durch das lebt, was durch ihn zum Ausdruck ringt.*)

Wozu der Reim? — fragt er — Der Erste, der — vor Jahrhunderten! — auf Sonne Wonne reimte, war ein Genie; der Tausendste — ein Kretin. Brauche ich denselben Reim, den vor mir schon ein Anderer gebraucht hat, so streife ich in neun Fällen von zehn denselben Gedanken, oder doch wenigstens einen ähnlichen. Ähnlich die Strofe. Wie viele prachtvollste Wirkungen haben nicht ungezählte Poeten Jahrhunderte lang mit ihr erzielt! Aber ebenso wenig wie die Bedingungen stets dieselben bleiben, unter denen Kunstwerke geschaffen werden, genau so ändern sich auch fortwährend die Bedingungen, unter denen Kunstwerke genossen werden. Unser Ohr hört heute feiner. Durch jede Strofe, auch durch die schönste, klingt, sobald sie wiederholt wird, ein geheimer Leierkasten. Dieser geheime Leierkasten klingt deutlich genug sogar in den sog. „Freien Rytmen“. Auch sie sind nicht von jenem falschen Patos frei, das die Worte um ihre ursprünglichen Werte bringt. Diese ursprünglichen Werte den Worten aber gerade zu lassen und die Worte weder aufzupusten noch zu bronziren oder mit Watte zu umwickeln, ist das ganze Geheimnis. Wenn man „Meer“

*) Dieses wie das Folgende möglichst wortgetreu nach Holz' eigenen Ausführungen.

sagt, so soll es auch nur wie „Meer“ klingen. Sagt es Heine in seinen Nordseebildern, so klingt es wie „Amphitrite“.

Der Rytmus, den Holz will, ist nicht mehr der „freie“, sondern er will den „natürlichen“, den „notwendigen“ Rytmus. Liest man z. B. bei Heine: „Glücklich der Mann, der den Hafen erreicht hat und hinter sich liess das Meer und die Stürme“, so hat man — nach Holz — „die Empfindung, als ob die Steine auf diesem Knüppeldamm auch beliebig anders liegen könnten“. Der Rytmus ist hier bei Licht besehen nichts weiter als ein Konglomerat von metrischen Reminiszenzen. Er hat mit der Sache, die er eigentlich ausdrücken sollte, nichts zu tun. Seine ausschliessliche Sorge ist, dass er „klingt“. Die gesamte klassische und moderne Litteratur macht davon keine Ausnahme. Trifft der Rytmus irgend wo mit dem Inhalt zusammen, so ist dies nicht Absicht, sondern Zufall. Letzte formale Absicht bleibt stets das „Tetterettetätä“.

Der notwendige Rytmus, den Holz will, darf, wie er meint, sich solche „Scherze“ nicht mehr erlauben. Er wächst jedes mal neu aus dem Inhalt. Er unterscheidet sich dadurch genau so auch von der Prosa. Die Prosa kümmert sich um Klangwirkungen überhaupt nicht. Ein Prosaiker schreibt einen ausgezeichneten Satz nieder, wenn er schreibt: „Der Mond steigt hinter blühenden Apfelbaumzweigen auf“. Aber man würde über ihn stolpern, wenn man ihn für den Anfang eines Gedichts hielte. Er wird zu einem solchen erst, wenn man ihn formt: „Hinter blühenden Apfelbaumzweigen steigt der Mond auf“. Erst jetzt ist der Klang eins mit dem Inhalt.

Das ist Holz' „Revolution der Lyrik“, die nach seiner Behauptung genügt, um ihr in derselben Weise einen neuen Kurs zu geben, wie die Kopernikanische Entdeckung genügt hatte, uns in eine neue Weltanschauung zu zwingen.

Die Belege für diese Teorie liefert er in zwei kleinen Heften zu je fünfzig Gedichten. Das vollendete Werk, das ihm vorschwebt, soll tausend umfassen. Und was ihm vorschwebt ist nichts mehr und nichts weniger als mit den Mitteln der Lyrik ein *Weltbild* zu geben. Auf eine Kritik dieser Gedichte müssen wir hier aus Raummangel verzichten. Sie bieten schon

in diesen ersten dünnen Heftchen einen Reichtum voll origineller Poesie, die einem nicht weniger fremd anmutet als Georges Dichtungen, wenn auch aus ganz entgegengesetzten Gründen. Was Holz erstrebt, ist in einem Punkt identisch mit George: alles Unnütze abzustreifen, der Tradition, der Banalität, der Trivialität zu entfliehen. Während George sie aber dadurch zu überwinden sucht, dass er den alten Klingklang durch einen neuen intensiveren, bis zum Raffinement gesteigerten übertönt, will Holz zur letzten Einfachheit gelangen, indem er allen Klingklang überhaupt über Bord wirft. Während George sich aus der Wirklichkeit hinaus in eine erträumte, an Gold und Wolgerüchen und Wollaut selbstgebaute Welt flüchtet und sogar den gelindesten Hauch der irdischen Gegenwart wie die Pest fürchtet, will Holz nichts als greifbare Wirklichkeit und anschauliche Gegenständlichkeit, aber nicht im naturalistischen Sinne als detaillirt nüchterne Fotografie, sondern als beseelten, durch künstlerische Auswahl und Gestaltung geadelten Ausschnitt der Allnatur. Stimmungen gibt der Eine wie der Andere. Bei George sind sie fliessend, nebelhaft, musikalisch; bei Holz klar, fest begrenzt, rein poetisch.

Johannes Öhquist.

Besprechungen.

Grammatik der englischen Sprache *bearbeitet von Dr. Oscar Thiergen. Gekürzte Ausgabe C. bearbeitet von Prof. Dr. Otto Schoepke. Leipzig, B. G. Teubner. 1900. VIII und 172 S. 8⁰.*

Lehrbuch der englischen Sprache. *Mit besonderer Berücksichtigung der Übungen im mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch der Sprache von Dr. Otto Boerner und Dr. Oscar Thiergen. Gekürzte Ausgabe C. bearbeitet von Prof. Dr. Otto Schoepke. Leipzig, B. G. Teubner. 1900. VII und 108 S. 8⁰.*

Both the above named works are abreviated editions of well known school-books. The „Grammatik der Englischen Sprache" seems to answer to all moderate requirements made upon a good English grammar, the rules being all founded on many examples and rendered im a short and concise form. In the Preface the Author speaks about „auf das praktische Leben gerichteten Auswahl des Übungsstoffes", and I suppose it is proceeding from that principle he has chosen such examples as for instance „The English generally hate the French" (p. 17), „The French were repeatedly

defeated by the Germans" (p. 36), „I never go to the theatre when such as French comedies are performed" (p. 124) etc. I have only mentioned a few among many of the same patriotic kind.

The „Lehrbuch der Englischen Sprache" begins with a short chapter on the pronunciation of English, aud then follows the accidence divided into 22 lessons, each containing besides the grammar lesson a reading excercise, a translation excercise from German into English, and questions to be answered in English. The second part contains short English poems and narratives, some letters, two pictures for object-instruction and translation excercises from German into English. A short dictionary follows.

The first part of the book seems indeed to be rather old-fashioned with regard to the Author's way of arranging the whole, but it may nevertheless have adherents among the teachers of languages.

As far as I have been able to ascertain by cursory reading the book the stock of words is very well chosen and useful for learning spoken English. The same may be said about the poems and the short stories.

The Author has introduced both into the „Grammatik" and into the „Lehrbuch" a new way of marking the pronunciation. In the Preface of the „Grammatik" he says: Die Aussprachezeichner, deren zahl auf ein möglichst geringes Mass beschränkt wurde, sind meist nur den schwer betonten Silben beigegeben worden, da nach meiner Erfahrung die Schüler, wenn sie den Hauptton auf die rechte Silbe des Wortes legen und dem betreffenden Vokale die richtige Färbung geben, sehr bald eine gewisse Fertigkeit in der korrekten Aussprache auch der übrigen Silben erlangen". — I can only most heartily wish that other teachers also may make a similar experience concerning the ability of their pupils to acquire a correct pronunciation of English only by learning how to pronounce stressed syllables, but I fear this hope will not be fulfilled. The Author however seems to be convinced of the pre-eminence of his system, though he admits: „Selbstverständlich wird dies nicht ohne sorgfältige Anleitung von Seiten des Lehrers zu erreichen sein, die indes auch bei Gebrauch einer Lautschrift nicht entbehrt werden kann".

Trying to simplify the marks of pronunciation he points out the different sounds only by different dashes and points placed above the syllables. Consequently the same sound is often indicated by many marks, for instance: ə=ẽ, ã, u; juu=e͡u, ū; u=o͡o, ù, etc. ɐ is only indicated by ŭ and ɔ by ŏ, nevertheless the Author writes: c͡ome, begun, won (imperf.), bŭt. How is the pupil to guess that the stressed vowels in these four words should be pronounced similarly?

Instead of simplifying the marks of pronunciation the Author has indeed made his system very complicated, and besides quite inadequate for self-study of the language.

Aino Malmberg.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/9
15/10

Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. W. Söderhjelm) zu senden.

1900

Les réformes orthographiques et syntaxiques en France.

Nous publions ici l'arrêté officiel concernant les rèformes:

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu l'article 5 de la loi du 27 février 1880;

Le Conseil supérieur de l'Instruction publique entendu,

Arrête:

Art. 1:er. — Dans les examens ou concours dépendant du Ministère de l'Instruction publique, qui comportent des épreuves spéciales d'orthographe, il ne sera pas compté de fautes aux candidats ponr avoir usé des tolérances indiquées dans la liste annexée au présent arrêté.

La même disposition est applicable au jugement des diverses compositions rédigées en langue française, dans les examens ou concours dépendant du Ministère de l'Instruction publique qui ne comportent pas une épreuve spéciale d'orthographe.

Art. 2. — Dans les établissements d'enseignement public de tout ordre, les usages et prescriptions contraires aux indications énoncées dans la liste annexée au présent arrêté ne seront pas enseignés comme règles.

Fait à Paris, le 31 juillet 1900.

Georges Leygues.

Liste annexée à l'arrêté du 31 juillet 1900.

Substantif.

Nombre des substantifs. — **Témoin.** — Placé en tête d'une proposition, ce mot pourra rester invariable ou prendre la marque du pluriel, si le substantif qui le suit est au pluriel. Ex.: *témoin* ou *témoins les victoires qu'il a remportées*. La même liberté sera accordée pour le mot *témoin* dans la locution *prendre à témoin*. Ex.: *je vous prends tous à témoin* ou *à témoins*.

Pluriel ou singulier. — Dans toutes les constructions où le sens permet de comprendre le substantif complément aussi bien au singulier qu'au pluriel, on tolérera l'emploi de l'un ou l'autre nombre. Ex.: *des habits de femme* ou *de femmes; — des confitures de groseille* ou *de groseilles; — des prêtres en bonnet carré* ou *en bonnets carrés; — ils ont ôté leur chapeau* ou *leurs chapeaux*.

Substantifs des deux genres.

1. **Aigle.** — L'usage actuel donne à ce substantif le genre masculin. Les auteurs les plus classiques l'ont aussi employé au féminin. On tolérera le féminin comme le masculin. Ex.: *un aigle* ou *une aigle*.

2. **Amour, orgue.** — L'usage actuel donne à ces deux mots le genre masculin au singulier. Au pluriel, on tolérera indifféremment le genre masculin ou le genre féminin. Ex.: *les grandes orgues; — un des plus beaux orgues*.

3. **Délice** et **délices** sont, en réalité, deux mots différents. Le premier est d'un usage rare et un peu recherché. Il est inutile de s'en occuper dans l'enseignement élémentaire et dans les exercices.

4. **Automne, enfant.** — Ces deux mots étant des deux genres, il est inutile de s'en occuper particulièrement. Il en est de même de tous les substantifs qui sont indifféremment des deux genres.

5. **Gens.** — On tolérera, dans toutes les constructions, l'accord de l'adjectif au féminin avec le mot *gens*. Ex.: *instruits* ou *instruites par l'expérience, les vieilles gens sont soupçonneux* ou *soupçonneuses*.

6. **Hymne.** — Il n'y a pas de raison suffisante pour donner à ce mot deux sens différents suivant qu'il est employé au masculin ou au féminin. On tolérera les deux genres aussi bien pour les chants nationaux que pour les chants religieux. Ex.: *un bel hymne* ou *une belle hymne*.

7. **Œuvre.** — Si, dans quelques expressions, ce mot est employé au masculin, cet usage est fondé sur une différence de sens bien subtile. On tolérera l'emploi du mot au féminin dans tous les sens. Ex.: *une grande œuvre, la grande œuvre*.

8. **Orge.** — On tolérera l'emploi de ce mot au féminin sans exception: *orge carrée, orge mondée, orge perlée.*

9. **Pâques.** — On tolérera l'emploi de ce mot au féminin aussi bien pour désigner une date que la fête religieuse. Ex.: *à Pâques prochain* ou *à Pâques prochaines.*

10. **Période.** — Même au sens spécial où on exige actuellement le genre masculin on tolérera l'emploi de ce mot au féminin. Ex.: *arriver à la plus haute période* ou *au plus haut période.*

Pluriel des substantifs.

Pluriel des noms propres. — La plus grande obscurité régnant dans les règles et les exceptions enseignées dans les grammaires, on tolérera dans tous les cas que les noms propres, précédés de l'article pluriel, prennent la marque du pluriel: *les Corneilles* comme *les Gracques; — des Virgiles* (exemplaires) comme *des Virgiles* (éditions).

Il en sera de même pour les noms propres de personnes désignant les œuvres de ces personnes. Ex.: *des Meissonniers.*

Pluriel des noms empruntés à d'autres langues. — Lorsque ces mots sont tout à fait entrés dans la langue française, on tolérera que le pluriel soit formé suivant la règle générale. Ex: *des exéats* comme *des déficits.*

Noms composés.

Noms composés. — Les mêmes noms composés se rencontrent aujourd'hui tantôt avec un trait d'union, tantôt sans trait d'union. Il est inutile de fatiguer les enfants à apprendre des contradictions que rien ne justifie. L'absence de trait d'union dans l'expression *pomme de terre* n'empêche pas cette expression de former un véritable mot composé aussi bien que *chef-d'œuvre,* par exemple.

Chacun restera libre de se conformer aux règles actuelles; mais on tolérera la simplification des règles relatives aux noms composés d'après les principes suivants:

1:o **Noms composés d'un verbe suivi d'un substantif.** — On pourra les écrire en un seul mot formant le pluriel d'après la règle générale. Exemple: *un essuiemain, des essuiemains; — un abatjour, des abatjours; — un fessemathieu, des fessemathieux; — un gagnepetit, des gagnepetits; — un gardecôte, des gardecôtes.*

Mais on conservera les deux mots séparés dans les expressions comme *garde forestier, garde général,* où la présence de l'adjectif indique clairement que *garde* est un substantif.

2:o **Noms composés d'un substantif suivi d'un adjectif.** — On pourra réunir ou séparer les deux éléments. Les deux mots ou le mot composé formeront le pluriel d'après la règle générale. Ex.: *un coffre fort* ou *coffrefort, des coffres forts* ou *coffreforts.*

3:o **Noms composés d'un adjectif suivi d'un substantif.** — Même liberté. Ex.: *une basse cour* ou *bassecour, des basses cours* ou *bassecours; — un blanc seing* ou *blancseing, des blancs seings* ou *blancseings — un blanc bec* ou *blancbec, des blancs becs* ou *blancbecs.*

On exceptera *bonhomme* et *gentilhomme,* mots pour lesquels l'usage a établi un pluriel intérieur sensible à l'oreille: *des bonshommes, des gentilshommes.*

On pourra écrire en un seul mot, sans apostrophe: *grandmère, grandmesse, grandroute.*

4:o **Noms composés d'un adjectif et d'un substantif désignant un objet nouveau appelé du nom d'une de ses qualités.** — Même liberté. Ex.: *un rouge gorge* ou *rougegorge, des rouges gorges* ou *rougegorges.*

5:o **Noms composés de deux adjectifs désignant une personne ou une chose.** — Les deux mots pourront s'écrire séparément, sans trait d'union, chacun gardant sa vie propre. Ex.: *un sourd muet, une sourde muette, des sourds muets, des sourdes muettes; — douce amère,* etc.

6:o **Noms composés de deux substantifs construits en apposition.** — On pourra ou écrire les deux mots séparément, chacun formant son pluriel d'après la règle générale, ou les réunir, sans trait d'union, en un seul mot qui ne prendra qu'une fois, à la fin, la marque du pluriel. Ex.: *un chou fleur* ou *choufleur, des choux fleurs* ou *choufleurs; — un chef lieu* ou *cheflieu, des chefs lieux* ou *cheflieux.*

7:o **Noms composés de deux substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif dont l'un est en réalité le complément de l'autre, sans particule marquant l'union.** — On pourra toujours réunir les deux mots en un seul prenant à la fin la marque du pluriel d'après la règle générale. Ex.: *un timbreposte, des timbrepostes; — un terreplein, des terrepleins.*

Pour les mots *hôtel Dieu, fête Dieu,* il semble préférable de conserver l'usage actuel et de séparer les éléments constitutifs. Cependant on ne comptera pas de faute à ceux qui réuniront les deux substantifs en un seul mot: *hôteldieu, fêtedieu.*

Quant au pluriel des mots *hôtel Dieu, fête Dieu, bain marie,* il n'y a pas lieu de s'en occuper, puisque ces mots sont inusités au pluriel. Il est inutile aussi de s'occuper dans l'enseignement élémentaire et dans les exercices du pluriel du mot *trou madame,* désignant un jeu inusité aujourd'hui.

8:o **Noms composés d'un adjectif numéral pluriel et d'un substantif ou d'un adjectif.** — On pourra les écrire en un seul mot et laisser au second la marque du pluriel, même au singulier. Ex.: *un troismâts, des troismâts; — un troisquarts, des troisquarts.*

9:o **Noms composés de deux substantifs unis par une particule indiquant le rapport qui existe entre eux.** — On écrira séparément les éléments de ces mots en observant avec chacun les règles générales de la syntaxe. Ex.: *un chef d'œuvre, des chefs d'œuvre — un pot au feu, des pots au feu; — un pied d'alouette, des pieds d'alouette; — un tête à tête, des tête a tête.*

10:o **Noms composés d'éléments variés empruntés à des substantifs, à des verbes. à des adjectifs, à des adverbes, à des mots étrangers.** — On tolérera la séparation ou la réunion des éléments. Si on les réunit en un seul mot, celui-ci pourra former son pluriel comme un mot simple. Ex.: *un chassé croisé* ou *un chassécroisé, des chassés croisés* ou *des chassécroisés; — un fier à bras* ou *un fierabras, des fiers à bras* ou *des fierabras; — un pique nique* ou *un piquenique, des pique niques* ou *des piqueniques; — un soi disant* ou *un soidisant, des soi disant* ou *des soidisants; — un te Deum* ou *un tedeum, des te Deum* ou *des tedeums; — un ex voto* ou *un exvoto, des ex voto* ou *des exvotos; — un vice roi* ou *un viceroi, des vice rois* ou *des vicerois; — un en tête* ou *un entête, des en têtes* ou *des entêtes; — une plus (moins) value* ou *une plusvalue, moinsvalue, des plus (moins) value* ou *des plusvalues, moinsvalues; — un gallo romain* ou *gallo-romain, des gallo romains* ou *des galloromains.*

Il est inutile de s'occuper du mot *sot l'y laisse,* si étrangement formé.

D'une manière générale, il est inutile de compliquer l'enseignement élémentaire et les exercices du pluriel des noms composés tels que *laisser aller, ouï dire,* qui, à cause de leur signification, ne s'emploient pas au pluriel.

Trait d'union. — Même quand les éléments constitutifs des noms composés seront séparés dans l'écriture, on n'exigera jamais de trait d'union.

Article.

Article devant les noms propres de personnes. — L'usage existe d'employer l'article devant certains noms de famille italiens: *le Tasse, le Corrège,* et quelquefois à tort devant les prénoms: *(le) Dante, le Guide.* — On ne comptera pas comme une faute l'ignorance de cet usage.

Il règne aussi une grande incertitude dans la manière d'écrire l'article qui fait partie de certains noms propres français: *la Fontaine, la Fayette* ou *Lafayette.* Il convient d'indiquer, dans les textes dictés, si, dans les noms propres qui contiennent un article, l'article doit être séparé du nom.

Article supprimé. — Lorsque deux adjectifs unis par *et* se rapportent au même substantif de manière à désigner en réalité deux choses différentes, on tolérera la suppression de l'article devant le second

adjectif. Ex.: *L'histoire ancienne et moderne,* comme *l'histoire ancienne et la moderne.*

Article partitif. — On tolérera *du, de la, des* au lieu de *de* partitif devant un substantif précédé d'un adjectif. Ex.: *de* ou *du bon pain, de bonne viande,* ou *de la bonne viande, de* ou *des bons fruits.*

Article devant plus, moins, etc. — La règle qui veut qu'on emploie *le plus, le moins, le mieux* comme un neutre invariable devant un adjectif indiquant le degré le plus élevé de la qualité possédée par le substantif qualifié sans comparaison avec d'autres objets est très subtile et de peu d'utilité. Il est superflu de s'en occuper dans l'enseignement élémentaire et dans les exercices. On tolérera *le plus, la plus, les plus, les moins, les mieux,* etc. dans les constructions telles que: *on a abattu les arbres le plus* ou *les plus exposés à la tempête.*

Adjectif.

Accord de l'adjectif. — Dans la locution *se faire fort de,* on tolérera l'accord de l'adjectif. Ex.: *se faire fort, forte, forts, fortes de . . .*

Adjectif construit avec plusieurs substantifs. — Lorsqu'un adjectif qualificatif suit plusieurs substantifs de genres différents, on tolérera toujours que l'adjectif soit construit au masculin pluriel, quel que soit le genre du substantif le plus voisin. Ex.: *appartements et chambres meublés.* — On tolérera aussi l'accord avec le substantif le plus rapproché. Ex.: *un courage et une foi nouvelle.*

Nu, demi, feu. — On tolérera l'accord de ces adjectifs avec le substantif qu'ils précèdent. Ex.: *nu* ou *nus pieds, une demi,* ou *demie heure* (sans trait d'union entre les mots), *feu* ou *feue la reine.*

Adjectifs composés. — On tolérera la réunion des deux mots constitutifs en un seul mot qui formera son féminin et son pluriel d'après la règle générale. Ex.: *Nouveauné, nouveaunée, nouveaunés, nouveaunées; courtvêtu, courtvêtue, courtvêtus, courtvêtues,* etc.

Mais les adjectifs composés qui désignent des nuances étant devenus, par suite d'une ellipse, de véritables substantifs invariables, on les traitera comme des mots invariables. Ex.: *des robes bleu clair, vert d'eau,* etc., de même qu'on dit *des habits marron.*

Participes passés invariables. — Actuellement les participes *approuvé, attendu, ci-inclus, ci-joint, excepté, non compris, y compris, ôté, passé, supposé, vu,* placés avant le substantif auquel ils sont joints, restent invariables. *Excepté* est même déjà classé parmi les prépositions. On tolérera l'accord facultatif pour ces participes sans exiger l'application de règles différentes suivant que ces mots sont placés au commencement ou dans le corps de la proposition, suivant que le substantif est ou n'est pas déterminé. Ex.: *ci joint* ou *ci jointes les pièces demandées* (sans

trait d'union entre *ci* et le participe); — *je vous envoie ci joint* ou *ci jointe copie de la pièce.*

On tolérera la même liberte pour l'adjectif *franc.* Ex.: *envoyer franc de port* ou *franche de port une lettre.*

Avoir l'air. — On permettra d'écrire indifféremment: *elle a l'air doux* ou *douce, spirituel* ou *spirituelle.* On n'exigera pas la connaissance d'une différence de sens subtile suivant l'accord de l'adjectif avec le mot *air* ou avec le mot désignant la personne dont on indique l'air.

Adjectifs numéraux. — *Vingt, cent.* La prononciation justifie dans certains cas la règle actuelle qui donne un pluriel à ces deux mots quand ils sont multipliés par un autre nombre. On tolérera le pluriel de *vingt* et de *cent* même lorsque ces mots sont suivis d'un autre adjectif numéral. Ex.: *quatre vingt* ou *quatre vingts dix hommes; — quatre cent* ou *quatre cents trente hommes.*

Le trait d'union ne sera pas exigé entre le mot désignant les unités et le mot désignant les dizaines. Ex.: *dix sept.*

Dans la désignation du millésime, on tolérera *mille* au lieu de *mil,* comme dans l'expression d'un nombre. Ex.: *l'an mil huit cent quatre vingt dix* ou *l'an mille huit cents quatre vingts dix.*

Adjectifs démonstratifs, indéfinis et pronoms.

Ce. — On tolérera la réunion des particules *ci* et *là* avec le pronom qui les précède, sans exiger qu'on distingue *qu'est ceci, qu'est cela* de *qu'est ce ci, qu'est ce là.* — On tolérera la suppression du trait d'union dans ces constructions.

Même. — Après un substantif ou un pronom au pluriel, on tolérera l'accord de *même* au pluriel et on n'exigera pas de trait d'union entre *même* et le pronom. Ex.: *nous mêmes, les dieux mêmes.*

Tout. — On tolérera l'accord du mot *tout* aussi bien devant les adjectifs féminins commençant par une voyelle ou par une *h* muette que devant les adjectifs féminins commençant par une consonne ou par une *h* aspirée. Ex.: *des personnes tout heureuses* ou *toutes heureuses; — l'assemblée tout entière* ou *toute entière.*

Devant un nom de ville on tolérera l'accord du mot *tout* avec le nom propre sans chercher à établir une différence un peu subtile entre des constructions comme *tout Rome* et *toute Rome.*

On ne comptera pas de faute non plus à ceux qui écriront indifféremment, en faisant parler une femme, *je suis tout à vous* ou *je suis toute à vous.*

Lorsque *tout* est employé avec le sens indéfini de *chaque,* on tolérera différemment la construction au singulier ou au pluriel du mot *tout* et du substantif qu'il accompagne. Ex.: *des marchandises de toute sorte*

ou *de toutes sortes; — la sottise est de tout (tous) temps et de tout (tous) pays.*

Aucun. — Avec une négation, on tolérera l'emploi de ce mot aussi bien au pluriel qu'au singulier. Ex.: *ne faire aucun projet* ou *aucuns projets.*

Chacun. — Lorsque ce pronom est construit après le verbe et se rapporte à un mot pluriel sujet ou complément, on tolérera indifféremment, après *chacun*, le possessif *son, sa, ses* ou le possessif *leur, leurs.* Ex.: *ils sont sortis chacun de son côté,* ou *de leur côté; — remettre des livres chacun à sa place* ou *à leur place.*

Verbe.

Verbes composés. — On tolérera la suppression de l'apostrophe et du trait d'union dans les verbes composés. Ex.: *entrouvrir, entrecroiser.*

Trait d'union. — On tolérera l'absence de trait d'union entre le verbe et le pronom sujet placé après le verbe. Ex.: *est il?*

Différence du sujet apparent et du sujet réel. — Ex.: *sa maladie sont des vapeurs.* Il n'y a pas lieu d'enseigner de règles pour des constructions semblables dont l'emploi ne peut être étudié utilement que dans la lecture et l'explication des textes. C'est une question de style et non de grammaire, qui ne saurait figurer ni dans les exercices élémentaires ni dans les examens.

Accord du verbe précédé de plusieurs sujets non unis par la conjonction *et.* — Si les sujets ne sont pas résumés par un mot indéfini tel que *tout, rien, chacun,* on tolérera toujours la construction du verbe au pluriel. Ex.: *Sa bonté, sa douceur le font admirer.*

Accord du verbe précédé de plusieurs sujets au singulier unis par *ni, comme, avec, ainsi que* et autres locutions équivalentes. — On tolérera toujours le verbe au pluriel. Ex.: *ni la douceur, ni la force n'y peuvent rien* ou *n'y peut rien; — la santé comme la fortune demandent à être ménagées* ou *demande à être ménagée; — le général avec quelques officiers sont sortis* ou *est sorti du camp; — le chat ainsi que le tigre sont des carnivores* ou *est un carnivore.*

Accord du verbe quand le sujet est un mot collectif. — Toutes les fois que le collectif est accompagné d'un complément au pluriel, on tolérera l'accord du verbe avec le complément. Ex.: *un peu de connaissances suffit* ou *suffisent.*

Accord du verbe quand le sujet est *plus d'un.* — L'usage actuel étant de construire le verbe au singulier avec le sujet *plus d'un,* on tolérera la construction du verbe au singulier même lorsque *plus d'un* est suivi d'un complément au pluriel. Ex.: *plus d'un de ces hommes était* ou *étaient à plaindre.*

Accord du verbe précédé de *un de ceux (une de celles) qui.* — Dans quels cas le verbe de la proposition relative doit-il être construit au pluriel, et dans quels cas au singulier? C'est une délicatesse de langage qu'on n'essaiera pas d'introduire dans les exercices élémentaires ni dans les examens.

C'est, ce sont. — Comme il règne une grande diversité d'usage relativement à l'emploi régulier de *c'est* et de *ce sont,* et que les meilleurs auteurs ont employé *c'est* pour annoncer un substantif au pluriel ou un pronom de la troisième personne au pluriel, on tolérera dans tous les cas l'emploi de *c'est* au lieu de *ce sont.* Ex.: *c'est* ou *ce sont des montagnes et des précipices.*

Concordance ou correspondance des temps. — On tolérera le présent du subjonctif au lieu de l'imparfait dans les propositions subordonnées dépendant de propositions dont le verbe est au conditionnel. Ex.: *il faudrait qu'il vienne* ou *qu'il vînt.*

Participe.

Participe présent et adjectif verbal. — Il convient de s'en tenir à la règle générale d'après laquelle on distingue le participe de l'adjectif en ce que le premier indique l'action et le second l'état. Il suffit que les élèves et les candidats fassent preuve de bon sens dans les cas douteux. On devra éviter avec soin les subtilités dans les exercices. Ex.: *des sauvages vivent errant* ou *errants dans les bois.*

Participe passé. — La règle d'accord enseignée actuellement à propos du participe passé construit avec l'auxiliaire *avoir* a toujours été plus ou moins contestée par les écrivains et par les grammairiens. Peu à peu elle s'est compliquée de plus en plus; les exceptions sont devenues de plus en plus nombreuses, suivant la forme du complément qui précède le participe, suivant que le même verbe est employé au sens propre ou au sens figuré, suivant que d'autres verbes accompagnent le participe. En outre, elle tombe en désuétude. Il paraît inutile de s'obstiner à maintenir artificiellement une règle qui n'est qu'une cause d'embarras dans l'enseignement, qui ne sert à rien pour le développement de l'intelligence et qui rend très difficile l'étude du français aux étrangers.

Il n'y a rien à changer à la règle d'après laquelle le participe passé construit comme épithète doit s'accorder avec le mot qualifié, et construit comme attribut avec le verbe *être* ou un verbe intransitif doit s'accorder avec le sujet. Ex.: *des fruits gâtés; — ils sont tombés; — elles sont tombées.*

Pour le participe passé construit avec l'auxiliaire *avoir,* on tolérera qu'il reste invariable dans tous les cas où on prescrit aujourd'hui de le faire accorder avec le complément. Ex.: *les livres que j'ai lu* ou *lus;*

— *les fleurs qu'elles ont cueilli* ou *cueillies; -- la peine que j'ai pris* ou *prise.*

Pour le participe passé des verbes réfléchis, on tolérera aussi qu'il reste invariable dans tous les cas où on prescrit aujourd'hui de le faire accorder. Ex.: *elles se sont tu* ou *tues; — les coups que nous nous sommes donné* ou *donnés.*

Adverbe.

***Ne* dans les propositions subordonnées.** — L'emploi de cette négation dans une très grand nombre de propositions subordonnées donne lieu à des règles compliquées, difficiles, abusives, souvent en contradiction avec l'usage des écrivains les plus classiques.

Sans faire de règles différentes suivant que les propositions dont elles dépendent sont affirmatives ou négatives ou interrogatives, on tolérera la suppression de la négation *ne* dans les propositions subordonnées dépendant de verbes ou de locutions signifiant:

Empêcher, défendre, éviter que, etc. Ex.: *défendre qu'on vienne* ou *qu'on ne vienne.*

Craindre, désespérer, avoir peur, de peur que, etc. Ex.: *de peur qu'il aille* ou *qu'il n'aille;*

Douter, contester, nier que, etc. Ex.: *je ne doute pas que la chose soit vraie* ou *ne soit vraie.*

Il tient à peu, il ne tient pas à, il s'en faut que, etc. Ex.: *il ne tient pas à moi que cela se fasse* ou *ne se fasse.*

On tolérera de même la suppression de cette négation après les comparatifs et les mots indiquant une comparaison: *autre, autrement que,* etc. Ex.: *l'année a été meilleure qu'on l'espérait* ou *qu'on ne l'espérait; — les résultats sont autres qu'on ne le croyait.*

De même après les locutions *à moins que, avant que.* Ex.: *à moins qu'on accorde le pardon* ou *qu'on n'accorde le pardon.*

Observation.

Il conviendra, dans les examens, de ne pas compter comme fautes graves celles qui ne prouvent rien contre l'intelligence et le véritable savoir des candidats, mais qui prouvent seulement l'ignorance de quelque finesse ou de quelque subtilité grammaticale. Ainsi, notamment, il conviendra de compter très légèrement: 1:o les fautes portant sur les substantifs qui changent de genre suivant qu'ils sont employés au sens abstrait ou au sens concret, tels que *aide, garde, manœuvre,* etc. ou qui changent légèrement de sens en changent de genre, tels que *couple, merci, relâche,* etc.; 2:o les fautes relatives au pluriel spécial de certains substantifs, particulièrement dans les langues techniques, tels que *aïeuls* et *aïeux,*

ciels et *cieux, œils* et *yeux, travails* et *travaux,* etc.; 3:o les fautes relatives à l'emploi ou à la suppression de l'article ou à l'emploi de prépositions différentes devant les noms propres masculins désignant des pays. Ex.: *aller en Danemark, en Portugal,* mais *aller au Japon, au Brésil.*

Vu pour être annexé à l'arrêté du 31 juillet 1900.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Georges Leygues.

Ce qui, dans cette longue liste, intéresse spécialement nos professeurs de français et leurs élèves, c'est sans doute la règle qui concerne le participe passé, celle qui permet de dire *des bonnes choses* et celle qui supprime *ne* après certaines locutions. Pour les autres tolérances, — si j'excepte ce qui est dit sur l'adjectif avec *gens,* sur l'adverbe *tout* et sur *c'est, ce sont* — elles ont un moindre intérêt pour nos écoles, étant donné que, dans les grammaires actuellement en usage, les phénomènes en question ne sont généralement pas traités.

Il va de soi que les licences ci-dessus reproduites seront appliquées partout. Mais quelle doit être la méthode à suivre? D'un côté, il est expressément dit que "les usages et prescriptions contraires aux indications" données "ne seront pas enseignés comme règles", d'un autre côté, l'élève trouve, et trouvera sans doute très longtemps dans la littérature des exemples contraires à ce que l'on lui laisse écrire sans reproche dans ses traductions de la langue maternelle. Et, même s'il ne fait pas de ces traductions, il sera étonné de rencontrer partout des constructions sur lesquelles il ne trouve pas un mot dans sa grammaire. Pour un point de syntaxe, l'emploi ou l'omission de *ne* dans la phrase subordonnée, le manque d'une règle grammaticale fait même surgir un équivoque fâcheux: on traduira toujours: *je crains qu'il ne vienne* par *jag fruktar att han icke kommer — pelkään että hän ei tule* (ich fürchte dass er nicht kommt).

Mais, enfin, l'arrêté est là, qui interdit formellement qu'on enseigne comme règle ce qui n'est pas considéré comme seul valable; et pour les étrangers il serait inabmissible de vouloir être plus français que les Français mêmes. Par conséquent, nous pourrons débarrasser nos grammaires de quelques difficultés — et les élèves n'en seront pas mécontents! — mais il faut que nous nous rendions compte de la marche à suivre pour l'enseignement dans les classes. On pourra, selon moi, dans une grammaire de l'avenir, indiquer en note ou en appendice les différences entre la langue que l'on rencontre dans les livres de lecture et celle qu'il est permis à l'élève d'employer dans ses thèmes écrits. Jusqu'à l'apparition d'une telle grammaire, le professeur doit simplement sauter les règles contestées, mais à l'occasion il est tenu à faire des remarques sur l'emploi littéraire. Toute autre manière de procéder serait contraire aux ordres donnés; il est vrai que la langue ne se laisse pas réformer par un édit ministériel, et il sera permis de douter aussi que toutes ces réformes soient absolument imposées par l'usage, mais elles sont là, et on ne saurait les négliger, d'autant moins que toute simplification dans l'enseignement grammatical doit être considérée comme un gain direct.

Il naîtra sans doute des confusions et des difficultés dans l'application de ces réformes; le soin de les résoudre de la manière la plus simple et la plus utile en même temps dépendra du tact et de l'habileté des professeurs.

W. S.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

15/11
15/12

Acht Nummern jährlich. Preis 4 Fmk. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. W. Söderhjelm) zu senden.

1900

La théorie de la création poétique chez André Chénier et chez les romantiques.

Publiées en 1819, à la date où commencent à se différencier les deux écoles, confondues sous le premier Empire, qui vont s'opposer l'une à l'autre sous les noms de classiques et de romantiques, les poésies d'André Chénier ne pouvaient manquer de soulever un problème: à laquelle de ces deux écoles se fût-il rattaché s'il avait vécu? — Sainte-Beuve, dans un article du *Globe* de 1827, [1]) l'enrôlait parmi les romantiques; il ne faisait d'ailleurs que suivre Baour-Lormian, qui, dans son *Canon d'Alarme* (1825), disait aux romantiques:

Nous, nous datons d'Homère et vous d'André Chénier. — Cette opinion a longtemps régné seule: mais dernièrement elle a été contestée. M. Morillot, [2]) mais surtout M. Bertrand [3]) et M. Brunetière [4]) voient dans André Chénier un auteur foncièrement classique.

Remarquons tout d'abord que ce problème n'a rien de commun avec celui de savoir si André Chénier a *historique-*

---

[1]) Mathurin Régnier et André Chénier, repris dans sa *Poésie française au XVIe siècle.*

[2]) *André Chénier.* Paris, Lecène, 1894 (Classiques populaires).

[3]) *La fin du classicisme et le retour à l'antique,* Paris, Hachette, 1897 (cf Nph. Mitt. $^{15}/_{4}$ 1899).

[4]) *Études Critiques,* 6:e série: Classique ou romantique? Paris, Hachette, 1899.

ment exercé une influence sur les romantiques. On a plus d'un exemple de doctrines mal comprises par ceux qui s'en réclament. — Il s'agit de savoir si la conception de l'art telle qu'elle ressort des œuvres d'André Chénier se rapproche de la conception classique ou de la conception romantique. — La question ainsi posée est trop vaste pour tenir dans le cadre de cet article. On n'en veut examiner qu'un des aspects: la théorie de la création poétique. M. Bertrand, comparant les déclarations d'André Chénier et celles de Lamartine, en montre brièvement les différences. „Il est aisé de voir que dans l'Ode sur l'enthousiasme, Lamartine développe une idée contraire à celle d'André Chénier" [1]) C'est de cette étude, indiquée seulement par M. Bertrand, qu'on voudrait présenter ici les résultats.

I.

Les sources principales sont: pour André Chénier le poème de l'Invention, destiné à servir de prologue à l'Hermès, [2]) et composé, selon toute probabilité, entre 1784 et 1789, [3]) et l'Épître à Lebrun, dont la composition se place sans doute entre 1783 et 1789; [4]) pour Lamartine l'Enthousiasme et le Génie; [5]) pour V. Hugo l'ode A Sainte-Beuve [6]) et Mazeppa. [7]) — Les deux poèmes d'A. Chénier datent de l'époque où il était dans la maturité de son talent; Lamartine, lors de la publication de ses Méditations, avait 30 ans, et n'était pas non plus un novice; [8]) V. Hugo, au moment où parurent son ode et son Mazeppa, était déjà le chef reconnu des romantiques, le poète en pleine possession de ses ressources et de ses idées.

---

[1]) *Op. cit.*, p. 233, note 1.

[2]) Becq de Fouquières, Documents nouveaux sur A. C. Paris, Charpentier, 1875, pp. 313--317.

[3]) Hartmann, *Chénier-Studien*, Leipziger Programm, 1894, pp. 32-36.

[4]) *Id., ibid.*, pp. 27-28.

[5]) *Méditations poétiques*, pièces 12 et 22.

[6]) *Odes et Ballades* IV, 17, publiée pour la première fois en 1828.

[7]) *Orientales*.

[8]) *V.* ses vers de jeunesse dans les *Poésies inédites*. Paris, Hachette, 1873.

Toutes ces pièces peuvent donc passer pour représentatives, à un égal degré, des théories poétiques de nos trois auteurs.

Indiquons en débutant qu'une difficulté se présente. La langue de Lamartine, comme le fait remarquer M. Bertrand, [1]) est, dans les odes qui nous occupent, vague et pleine de clichés: le „dieu", les „transports", qui se retrouvent aussi dans Chénier, et qui appartiennent proprement à la phraséologie classique. Mais il suffit d'étudier de près les textes pour y saisir des différences fondamentales. Quant aux pièces de Victor Hugo, la langue en est plus ferme et ne peut prêter à aucune équivoque.

II.

La théorie de la création, pour A. Chénier, peut se résumer en deux principes:

1:o le poète véritable est un inventeur; il trouve des *objets nouveaux* et des *beautés* [de forme] *nouvelles;* [2])

2:o la marque de l'esprit poétique, la source de toute invention, c'est l'enthousiasme. De même, Lamartine voit dans l'enthousiasme la condition de la création poétique; et le fait même que Victor Hugo, pour caractériser le génie, choisit Mazeppa emporté par un cheval fougueux, est significatif. Ajoutons que les romantiques soutiennent qu'il faut inventer des formes nouvelles et traiter tous les sujets.

Présentées dans ces termes, les théories se ressemblent: mais on ne saurait rien conclure de formules aussi générales. Chaque école prétend créer quelque chose de nouveau, et proclame la nécessité de l'inspiration. Il faut examiner le sens de ces mots; et, pour apercevoir toute la distance qui sépare Chénier des romantiques, „il n'est que de préciser avec lui sa théorie de l'invention". [3])

---

[1]) *Loc. cit.*

[2]) A. Chénier, l'Invention, v. 216—217.

[3]) L. Bertrand, *op. cit*, p. 232.

III.

D'abord, Chénier se fait de la nature psychologique de l'enthousiasme, de ses effets sur le poète, et de l'attitude de celui-ci vis-à-vis de l'inspiration, une conception opposée à celle des romantiques.

A. Pour ceux-ci, l'enthousiasme est une sorte de maladie, une crise anormale, fondant sur le poète et s'emparant de lui. Le poète est une victime, dira Lamartine.

> Muse, contemple *ta victime!*
> — — — — — — — —
> Sous ta dévorante influence
> A peine un reste d'existence
> A ma jeunesse est échappé.
>
> (Enthous., str. 4.)

Quant à Hugo, il prend le supplice de Mazeppa comme allégorie du génie; il s'exprime du reste encore plus clairement:

> Ainsi, lorsqu'un mortel . . . .
> *S'est vu lier vivant* sur ta croupe fatale.
>
> (Mazeppa, II, str. 1.)

> Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
> *Ce qu'il souffre à te suivre.*
>
> (Ibid. II, str. 5.)

Au contraire, pour Chénier, l'enthousiasme est une exubérance de vie, une impulsion, un plaisir.

> Si pour toi la retraite est un *bonheur* suprême,
> — — — — — — — — — — — — — —
> Si tu sens chaque jour . . . .
> Ce besoin de créer, *ces transports,* cette flamme.
>
> (Invent., 260 *sqq.*)

B. De là vient qu'André Chénier s'abandonne avec

joie à l'inspiration. Ce n'est pas seulement l'austère plaisir, plus intellectuel que sentimental, de la création esthétique: c'est un contentement sans réserve.

Moi, *je me plus* toujours, client de la nature,
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
Où la Divinité me révèle ses traits.

(Hermès, Prologue, v. 11 *sqq.*)

D'un feu religieux le saint poète *épris.*

(Ibid., v. 18.)

Mais les romantiques redoutent l'enthousiasme, et lui résistent: l'inspiration est accompagnée d'une souffrance. Lamartine choisit pour comparaison l'enlèvement de Ganymède:

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
— — — — — — — — — — —
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance.

(loc. cit., str. 2.)

et V. Hugo dit:

Ainsi lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain *il lutte,* hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel . . . .

(loc. cit., II, str. 1.)

L'enthousiasme, dit Lamartine, est

sourd à la voix qui l'implore

(str. 2);

de même chez Hugo:

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.

(loc. cit., II, 6).

C. Si l'inspiration, pour les romantiques, ne va pas sans une certaine souffrance, c'est parce que leur enthousiasme est

la domination tyrannique d'un sentiment qui s'empare de l'âme entière et enlève au poète la possession de soi-même, anéantissant sa volonté. Venant en quelque sorte du dehors, il revêt un caractère fatal; envahissant la conscience entière, il a quelque chose de foudroyant:

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens *s'oppose en vain.*
— — — — — — — — — — — —
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie
Et me consume en s'échappant.

(Lamart. *loc. cit.*, str 3.)

Heureux le poète insensible!
— — — — — — — — — — —
Son enthousiasme paisible
N'a point *ces tragiques fureurs.*

(Id. ibid., str. 5.)

Qui peut savoir . . . .
— — — — — — — — — — — —
Comme il sera *brûlé d'ardentes étincelles,*
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front?

(V. H., Mazeppa, II, 5)

Chénier emploie lui aussi la comparaison avec le volcan;[1]) il parle d'„orages". Mais cet orage n'est que le tumultueux bouillonnement de l'âme, qui s'apaise et se satisfait par la création même:

Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
— — — — — — — — — — — — — —
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages

[1]) Hermès, Prologue, v. 23—24.

S'il pourra de sa tête *apaiser les orages.*
— — — — — — — — — — — — — —
De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne.

(Invent., v. 349 *sqq.*)

La preuve que la création, loin d'être souffrance, est allégresse et délivrance, c'est que le poète cherche l'enthousiasme de propos délibéré:

Je voyage avec eux [les astres] dans leurs cercles immenses.
— — — — — — — — — — — — — — — — — —
. . . . L'infini s'ouvre *à mon œil avide.*
— — — — — — — — — — — — — — — — — —
Mais dans peu *m'élançant* aux armes, aux combats . . . .

(Hermès, Prol., v. 40 *sqq.*)

D. L'enthousiasme sera donc, pour Chénier, la manifestation d'une harmonie supérieure, l'occasion où le poète se révèle dans la plénitude de son humanité; au contraire pour les romantiques l'enthousiasme est un désordre, au milieu duquel le poète perd la conscience de sa personnalité.

Chénier compare la création avec la naissance de Minerve surgissant toute armée du cerveau de Jupiter. [1]) Le sens de la comparaison ne saurait être douteux, non plus que celui des autres expressions qu'il emploie:

Mer bruyante, la voix du *poète sublime*
Lutte contre les vents . . . .
A l'aspect du volcan, *aux astres élancée*
Luit, vole avec l'Etna la bouillante pensée.

(Invent., v. 20 *sqq.*)

[la poésie] Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De *doux ravissements* partout accompagnée.

(*Ibid.*, v. 223—224.)

---

[1]) Invention, v. 363 *sqq.*

Heureux qui sait aimer ce trouble *auguste* et grand.

(Hermès, Prol., v. 25.)

[le poète] Cherche leur *pur* éther et *plane* sur leur cime.

(Ibid., v. 18.)

Que l'on place en regard les expressions des romantiques:

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce *désordre* sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.

(Lamart. Enth., str. 7.)

Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel.

(Id. ibid., str. 2.)

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré.
— — — — — — — — — —
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

(Id. ibid., str. 4.)

Qui peut savoir . . . .
Ce qu'il souffre à te suivre, et *quels éclairs étranges*
A ses yeux reluiront

(V. H., Mazeppa, II, 5.)

Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi.

(loc. cit., II, 6.)

On ne saurait imaginer une opposition plus complète.

IV.

Les divergences qu'on vient de relever portent sur la conception de l'inspiration poétique. Mais on peut répondre

que l'importance en est secondaire. Ni Chénier, ni Lamartine, ni Hugo ne sont des psychologues de profession; ils ne se sont pas donnés pour tâche d'exposer dans leurs poésies une théorie philosophique de l'enthousiasme, et il n'y a pas lieu davantage d'y aller en chercher une. Les contrastes signalés peuvent provenir d'un manque de précision dans la langue, ou de défauts d'observation, ou de ce que les auteurs auront donné libre cours à leur imagination. — L'objection est spécieuse. Si pourtant les deux conceptions que l'on a essayé de dégager entraînaient, dans le choix des sujets et dans les conditions de composition des œuvres d'art, des conséquences nécessaires, que l'on pût déduire; si d'autre part ces conséquences trouvaient leur application dans la pratique de nos auteurs, ne faudrait-il pas en conclure qu'il y avait bien, dans les passages cités, non de simples divergences de vocabulaire, mais une psychologie différente, plus ou moins confusément aperçue?

Or cette partie de la question est beaucoup mieux connue, et en particulier le travail de M. Bertrand a dégagé l'opposition qui existe entre Chénier et le romantisme.

A. Si en effet l'enthousiasme est une exaltation de l'âme tout entière, la volonté participera à cet accroissement de puissance; elle continuera à diriger l'esprit et l'imagination: elle aura même plus de force. Le poète gouvernera donc son enthousiasme; il dominera ses sujets et la création sera entièrement libre.

C'est bien ainsi que la concevait Chénier. Il conserve son indépendance vis à vis du sujet qu'il traite.

> S'égarant *à son gré,* mon ciseau vagabond
>
> (Ép. à Lebrun, v. 51.)

Il peut l'abandonner pour y revenir ensuite:

> Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
> *Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,*
> Je les tiens . . . .
> — — — — — — — — — — — — — — — —

S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, *puis l'abandonne* et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.

(loc. cit., v. 47 *sqq.*)

De là aussi le travail lent, sans hâte:

. . . . De mes écrits en foule
Je prépare *longtemps* et la forme et le moule.

(loc. cit., v. 89—90.)

Au contraire, si l'enthousiasme est comme une crise subite, fatale et irrésistible, s'il est la prédominance d'un sentiment, d'une idée au détriment des autres, le poète ne saurait en rester le maître ni se ressaisir:

Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance et bat mon sein.

(Lam. Enth., str. 3.)

En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes.

(V. H., Mazeppa, II, 1.)

Il ne peut plus être question d'une liberté du poète vis à vis de sa matière. Il crée d'un seul jet, comme sous l'empire d'un besoin. Jamais il ne revient sur son œuvre pour la corriger à loisir.

Telle était bien l'idée de Lamartine, qu'il formulait en ces termes: „Ce que l'on sent fortement s'écrit vite" (1ere Préface des *Harmonies poétiques)* Plus tard il fera (2e Préface de la Chute d'un Ange) la théorie de l'improvisation: et l'on sait qu'il abandonnait souvent à son secrétaire le soin de finir le second vers, quand la rime ne lui venait pas d'emblée. — Quant à Hugo, la rapidité avec laquelle il écrivait ses drames (en trois semaines généralement) exclut toute idée d'un retour sur l'œuvre pour la corriger en détail.

Il ne s'ensuit pas nécessairement que les questions de forme fussent secondaires pour les romantiques. Le mot de

V. Hugo, qu'on corrige une mauvaise pièce en en écrivant une autre bonne, signifie simplement que si l'inspiration primitive n'a pas été assez vive pour créer immédiatement une forme parfaite, il est vain de chercher à corriger, à améliorer une fois l'inspiration disparue. Il n'a jamais lui-même perdu de temps aux questions de pure virtuosité; quant à Lamartine, il les a toujours dédaignées, et Musset s'en est toujours moqué. Le seul Sainte-Beuve, dans l'école romantique, attachait de l'importance aux artifices raisonnés de forme; mais c'est une question de savoir si Sainte-Beuve a compris le romantisme.

Le mot de V. Hugo se comprend du reste fort bien. L'inspiration, telle qu'il la conçoit, ne saurait être durable; surtout elle ne saurait être évoquée à nouveau „au gré" du poète; c'est le *spiritus ubi vult spirat.* Il est inutile par suite de chercher à la rappeler. — Au contraire Chénier est toujours maître de son enthousiasme. Jamais il n'est terrassé par lui au point de ne concevoir qu'un seul sujet. Bien mieux, il lui est impossible de travailler avec suite:

> Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
> Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
> Mais quoi! *cette constance est un pénible ennui.*
>
> (Ép. à Lebrun, v. 61– 63.)

C'est qu'il lui manque la condition même de cette constance, l'enthousiasme au sens des romantiques. Il a beau parler de „transports", „d'extases", de „ravissements", l'idée est autre, et aussi la pratique, puisqu'il a gardé en portefeuille des œuvres achevées, et que la plupart de ses fragments sont dans le même état d'avancement. — En revanche, il se rapproche des grands classiques. [1])

B. Quant au choix des sujets, Chénier était un pur classique. Il rejette la fantaisie personnelle, le sens subjectif:

> Délires insensés! fantômes monstrueux!
> Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux!

[1]) Bertrand, *op. cit.*, p. 232.

Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie.

(Invent., v. 33 *sqq.*)

Il n'y a de poésie que du général, dirait-il volontiers :

Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint *ce que chacun put sentir comme lui.*

(Ibid., v. 45—46.)

On voit de suite comment cette conception découle des prémisses psychologiques posées tout à l'heure. L'enthousiasme est un état auquel la raison participe. Une poésie qui prend son point de départ dans une émotion vive, dans un sentiment, ne peut faire œuvre rationnelle, observer les proportions et l'harmonie supérieure révélées par l'inspiration au sens de Chénier. De même qu'il comparait la production de l'œuvre d'art à la naissance de Minerve, il emploiera, pour montrer comment l'enthousiasme clarifie la vision, et dégage dans toute sa pureté l'homme chez le poète, la comparaison de l'insecte englobé dans une goutte d'ambre. [1]) On comprend alors le sens des vers suivants :

[l'inventeur est celui]
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes.

(Invent., v. 47—48.)

[la poésie] Porte, à travers leurs nuages plus sombres
Des rayons lumineux *qui dissipent leurs ombres.*

(Ibid., v. 219—220.)

C'est là un vers que n'eût pas écrit un romantique. V. Hugo eût parlé sans doute de rayons *traversant* l'ombre, mais non de rayons la dissipant. Le romantisme ne conçoit pas la lumière sans un épaisissement de l'ombre qui la fasse ressortir; l'éclat même des *Orientales* tient plutôt du miroitement ou du

---

[1]) Invent., v. 243—254.

scintillement des pierreries que de la lumière partout répandue. Mais c'est Lamartine qui nous fournira la théorie même dans la méditation sur le *Génie,* adressée à M. de Bonald. Dans la première strophe, il prend pour image la scène du Sinaï.

Pendant cet entretien sublime
Un nuage couvrait la cime
Du mont inaccessible aux yeux.

Puis il ajoute (str. 2)

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les *fausses clartés,*
Tu tires *du sein des ténèbres*
D'éblouissantes vérités.

Le beau, comme le vrai, est un mystère; il éblouit. Ce que Lamartine rejette, ce sont les *fausses clartés* des sophistes, celles qui viennent de la raison. — Chénier n'eût pas admis cet aveuglement, ces effets de clair-obscur: pour lui, la création poétique est une Aufklärung.

C'est en général une question vaine que celle-ci: que fût-il advenu si le cours des choses avait été autre? On espère pourtant avoir montré ici que, si Chénier avait vécu, sa poésie ne se fût pas développée dans le sens romantique, mais, comme on commence à le reconnaître de plus en plus, dans le sens de l'alexandrinisme, qui est tout l'opposé du romantisme.

J. Poirot.

Besprechungen.

Eignet sich der Unterricht im Sprechen und Schreiben fremder Sprachen für die Schule? *von Dr. Richard Baerwald. Marburg, N. G. Elwert, 1899, 75 S.*

Der fremdsprachliche Unterricht und seine Ziele werden in der Broschüre, deren Titel oben zu lesen ist, von einem selbständigen und beachtenswerten Gesichtspunkte aus beurteilt. Durch ihre Stellung zu den wich-

tigsten didaktischen und methodischen Grundsätzen, die auf dem Gebiete des fremdsprachlichen Unterrichts überall gäng und gäbe geworden, ist diese Broschüre geeignet, jeden Lehrer der modernen Sprachen zum Nachdenken anzuregen, und sein Interesse in Anspruch zu nehmen.

In der That scheint der Verf. nichts Geringeres als die Berechtigung der in den letzten Jahrzehnten vollzogenen Reform des fremdsprachlichen Unterrichts, wenigstens in ihren wesentlichen Punkten, in Frage zu stellen, und seine Schrift beweist uns, dass in Deutschland auf dem Gebiete der Methodik jenes Unterrichts sich ein Umschwung der Anschauungen vorbereitet.

An der Spitze der Forderungen, die von den Führern der eben erwähnten Reformbewegung an den fremdsprachlichen Unterricht gestellt wurden, steht bekanntlich die, dass das Ziel jenes Unterrichts zu einem wesentlichen Teile ein praktisches sein soll, d. h.: die lebenden Fremdsprachen sollen den Schülern auch als lebende vorgeführt werden, es darf in der Schule nicht bei einem bloss theoretischen Sprachwissen bleiben, sondern dieses soll sich in ein praktisches Sprachkönnen verwandeln; die Schule soll einen nicht unbedentenden Grad von Sprech- und Schreibfähigkeit den Schülern beizubringen wissen. Der Sprech- und Schreibunterricht der Schüler, seine Gestaltung und seine Resultate unterzieht nun der Verf. unserer Broschüre einer eingehenden Prüfung, auf Grund welcher er auf die Frage, die den Titel seiner Schrift bildet, eine verneinende Antwort giebt.

Es ist nicht unsere Absicht, durch diese Besprechung seiner Broschüre die Lektüre der Schrift selbst irgendwie zu ersetzen. Wir werden daher im Folgenden kein ausführliches Referat über den Inhalt des Büchleins geben, sondern beschränken uns darauf, den Gedankengang und die Beweisführung des Verf. ganz summarisch anzudeuten.

Er unterscheidet zunächts zwischen „produktiver“ Sprachbethätigung, Grammatik, Sprachfertigkeit einerseits und „rezeptiver“ Sprachbethätigung u. s. w. andrerseits. Unter der ersteren versteht er diejenige, welche sich auf das Sprechen, Schreiben und Hinübersetzen, unter der letzteren diejenige, welche sich auf das Lesen, hörende Verstehen und Herübersetzen bezieht. Er weist nun nach, dass den rezeptiven Fertigkeiten in idealer sowohl als in praktischer Beziehung der Vorzug vor den produktiven zugestanden werden muss. In idealer Beziehung gehört ihnen der Vorrang, denn sie sind es, in denen der eigentliche Bildungswert des Sprachunterrichts erhalten ist, sie sind es, welche durch die Einführung in die Kulturwelt des fremden Volkes die kulturhistorische, litterarische und ethische Bildung der Schüler erweitern und bereichern können. In praktischer Beziehung sind sie wichtiger als die produktiven Fertigkeiten, denn fremdsprachliche Bücher braucht jeder Gebildete, während nur ein kleiner Teil der Schüler je im Leben in die Lage kommt, seine Sprech- und Schreibfertigkeit zu benutzen, eine Reise ins Ausland zu machen oder sonst mit Ausländern mündlich oder schriftlich zu verkehren. Der rezeptive Sprachunter-

richt ist auf der Schule unentbehrlich, weil es notwendig ist, dass der junge Mensch beim Verlassen der Schule die rezeptiven Fertigkeiten mit ins Leben bringe; der produktive Schulsprachunterricht dagegen ist ganz entbehrlich, denn es ist eine anerkannte Thatsache, dass der schon rezeptiv Geschulte das Sprechen und Schreiben der Fremdsprache, wenn er deren bedarf, überaus leicht und rasch im Selbst- oder Privatunterrichte lernen kann. Die Schule hat unmöglich Zeit, einen rezeptiven und einen produktiven Sprachunterricht nebeneinander mit genügender Intensität zu betreiben. Es ist deshalb ihre dringendste Aufgabe, die in idealer wie praktischer Hinsicht wichtigeren rezeptiven Fertigkeiten bei den Schülern bis zur Vollendung zu entwickeln, die Schüler vor allem mit einem wirklichen Lesenkönnen auszustatten, welches ihnen ein übersetzungsloses Verständnis der Fremdsprache ermöglicht und ein wirkliches Stilgefühl bei ihnen entstehen lässt; auf den produktiven Sprachunterricht kann dagegen und soll nach dem Verf. die Schule verzichten. Gründe für diesen Verzicht sind schon im Vorhergehenden hervorgebracht worden. Es giebt aber deren noch mehr.

Erstens kann dem produktiven Sprachunterricht auf der Schule nur dadurch Raum geschafft werden, dass der Unterricht seinen wichtigeren und besseren Zielen untreu wird. Dem Ziele einer wirklichen Lesefertigkeit wird der Schulsprachunterricht durch den produktiven Sprachbetrieb entfremdet. Der Erwerb einer genügenden Lesefertigkeit in der obersten Klasse ist nicht möglich, wenn in den Unter- und Mittelklassen neben dem Lesen noch das Sprechen und Schreiben der Fremdsprache getrieben werden soll. Der productive Sprachunterricht beschränkt nicht nur die Lektüre quantitativ, sondern hat auch die Tendenz, die stattfindende Lektüre zu formalisieren, den Text zu formalen Zwecken zu zerklittern.

Zweitens ist der produktive Sprachunterricht überaus unökonomisch, mit einer grossen Kraftvergeudung verbunden. Der rezeptiv Geschulte kann nach dem Verf. im Einzelunterricht eine ziemlich vorgeschrittene Sprechfertigkeit in 4—6 Wochen erlangen. Die Schule braucht ebensoviele Jahre um dasselbe Ergebnis zu erzielen. Dies erklärt sich zunächst aus der geringen Intensität, mit welcher das Sprechen und Schreiben auf der Schule geübt werden können, und ferner aus dem grossen Korrektheitsbedürfnis der Schule, welcher einen umfangreichen Grammatikkursus und einen sehr intensiven, theoretischen wie praktischen Grammatikunterricht unvermeidlich macht. Beide Faktoren reichen sich die Hand, um ein schweres Missverhältnis zwischen Überfülle an grammatischen Stoff und Mangel an Übung hervorzurufen.

Drittens lässt der produktive Sprachunterricht kein rechtes Interesse bei den Schülern aufkommen. Das Sprechen und Schreiben führt nämlich zur Formalisierung des ganzen Unterrichts. Man spricht und schreibt nicht um Etwas zu sagen, sondern um korrekte Sätze zu bilden. Das formale Wort wird auf den Tron gesetzt, dem Inhalt, dem Gedanken eine ganz

untergeordnete Stellung angewiesen. Es kommt hinzu, dass die Freude des Gelingens dem Schüler nur selten zu Teil kommt. Er wird beim Sprechen und Schreiben von einem steten Gefühl der Unsicherheit begleitet, und steht fortwährend als dummer Junge vor dem Lehrer.

Einen Teil des produktiven Sprachunterrichts giebt es aber doch, auf den die Schule nach der Ansicht des Verf. nicht verzichten kann. Das ist die Einübung der Elemente der produktiven Grammatik, ohne welche eine rasche Aneignung der Sprechfertigkeit nach der Schulzeit nicht möglich ist. Dieser Grammatikkursus, der also dem späteren Sprechenlernen als Grundlage dienen soll, umfasst die Formenlehre und einige syntaktische Grundthatsachen. Er braucht unter keinen Umständen mehr als die Arbeit eines Semesters in Anspruch zu nehmen.

Auf den oben angeführten Gründen beruht nun die Schlussfolgerung, die der Verf. aus seiner Untersuchung zieht, dass für jede Schule, die nicht auf Bildungsziele verzichtet und auch nur eine wesentliche Minorität von Schülern besitzt, die späterhin höchstens für einen geringen Grad von Sprechfertigkeit Verwendung haben, die Gründe, welche gegen den produktiven Sprachunterricht reden, die fürsprechenden überwiegen. Er schliesst, indem er die Hoffung ausspricht, dass sich allmählig eine Wandlung der herrschenden Ansichten in der von ihm gewiesenen Richtung vollziehen wird.

Wir gestehen unverhohlen, dass wir in allem Wesentlichen die Ansichten des Verf. sehr vernünftig finden und mit ihm einverstanden sind. Das Ziel einer wirklicher Lesefertigkeit scheint uns hoch und erstrebenswert genug und von der Art, dass es unter keinen Umständen von der Schule vernachlässigt werden sollte. Aus persönlicher Erfahrung wissen wir auch, dass der Verf. Recht hat wenn er behauptet, der rezeptiv Geschulte könne sich die produktiven Fertigkeiten sehr leicht und rasch erwerben. Es scheint daher sehr wohl berechtigt, wenn der Verf. fordert, dass die Schule in erster Linie für eine wirklich ausreichende rezeptive Sprachfertigkeit sorgen soll, und erst wenn sie Zeit übrig hat, auch für die produktive.

Inwiefern die Ansichten des Verf. auf unsere Schulverhältnisse Anwendung finden können, darüber wollen wir uns kein allgemeines Urteil erlauben. Wenigstens in einer Gruppe von unseren Schulen herrschen aber innerhalb des fremdsprachlichen Unterricht Zustände, die den vom Verf. getadelten ziemlich genau entsprechen. Diese Schulart sind unsere Reallyceen. Auf Grund eigener Erfahrung glaube ich nicht, dass die Abiturienten dieser Schulen im Allgemeinen eine genügende rezeptive Schulung haben, im Deutschen nicht, und noch weniger im Französischen. Dies kommt für das Französische daher, dass der Unterricht erst auf einer späten Stufe anfängt, für das Deutsche aber daher, dass die Hauptarbeit beim Unterricht auf die Erlangung einer genügenden Fertigkeit im schriftlichen Hinübersetzen verwendet werden muss. Dass durch diesen produktiven Sprach-

betrieb der deutsche Unterricht in diesen Schulen seinen wichtigeren Zielen entfremdet wird, das glaube ich getrost behaupten zu können; das kann bei der geringen Stundenzahl gar nicht anders sein. Und was der Verf. unserer Broschüre über den Formalismus des Unterrichts, über das Missverhältnis zwischen Grammatikfülle und Übungsmangel, über die unerfreulichen Folgen dieses Missverhältnisses sagt, das ist besonders für die höheren Klassen unserer Reallyceen zutreffend und für die betreffenden Lehrer sehr beachtenswert. Leider kann diesen Übelständen keine rechte Abhülfe geschafft werden, solange die Maturitätsprüfung ihre jetzige Form behält. Und es ist zu beklagen, dass auf eine Umgestaltung derselben in absehbarer Zeit nicht zu hoffen sein dürfte.

Edwin Hagfors.

***Englisches Lesebuch. Unterstufe** von **Wilhelm Vietor** und **Franz Dörr**. Sechste Auflage.*

The 6th edition of the well known „Englisches Lesebuch" has recently appeared, differing from the earlier editions by containing excellent and instructive pictures, The fact, that, during 13 years, six editions of this Reader have been printed, is the best proof of the great success the book has had. The pictures increase very much the value of the Reader, and there is no doubt that, in its new shape, it will win still greater popularity than before.

A—o M—g.

***Französisches Lesebuch insbesondere für Seminare** bearbeitet von **Dr. Otto Boerner** und **Clemens Pilz**. I. Leipzig u. Berlin, Teubner 1900. 293 s. 8.o Rm 2: 50.*

Ein gutes Buch, das besonders das Verdienst der Vollständigheit hat. Alle Gebiete sind in den acht Kapiteln berücksichtigt, die Auswahl ist mit guten Geschmack vorgenommen. Das Einzige, was Bedenklichkeit erweckt, ist, dass des Guten vielleicht zu viel geboten wird und der Inhalt dadurch einen etwas buntscheckigen Charakter erhält, der sich auch auf die resp. Schwierigkeit der Stücke erstreckt. Aber im Schulunterricht wird dieses Lesebuch jedenfalls sicher einen grossen Nutzen thun, wenn es mit Geschick gehandhabt wird. Am Schluss sind einige Choräle und Gesänge mitgegeben, eine Karte von Frankreich ist angehängt und ein Wörterverzeichnis beigelegt, das ein besonderes kleines Heft bildet.

W. S.

***K. G. Andresen**, **Deutsche Volksetymologie**. Sechste, neu durchgesehene Auflage. Leipzig, Reisland 1899.*

Der Verleger hat uns die neue, von Dr. Hugo Andresen besorgte Auflage dieses bekannten Werkes zur Besprechung geschickt, und ich benutze die Gelegenheit, um es allen Schulbibliotheken zu empfehlen. Wenige Bücher geben so reichhaltige Aufklärungen über die linguistischen Geheimnisse der alltäglichen Sprache und sind so geeignet, die Augen den psychologischen Prozessen zu öffnen, welche auch die anscheinend einfachsten Wörter, deren wir uns bedienen, durchgemacht haben. Diese neue Auflage ist um mehr als 50 S. stärker als die fünfte.

W. S.